

sommaire du n° 171, octobre 2023

■ Ouverture	3
■ Séminaire École	
J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des <i>Écrits</i> »	
Colette Soler et Anastasia Tzavidopoulou	7
■ Séminaire Champ lacanien	
Natacha Vellut, Brice Matthieussent, écrivain et traducteur	22
Brice Matthieussent, Coma sans mot	24
■ De la III ^e Convention européenne...	
Marie-José Latour, <i>L'impératif du lien social</i> , un impératif de politesse ?	34
Sophie Rolland-Manas, Solitude et lien social	36
Manel Rebollo, Vive les cartels de l'École !	38
■ ... aux Journées nationales 2023	
« Le sexe et ses semblants », Argument	41
Éliane Pamart, Colette et <i>la malédiction sur le sexe</i>	43
Bernard Brunie, Ouvrir le bal	47
■ Adolescence, semblants et sexualité	
Dominique Touchon Fingermann, Adolescence : les corps bouleversés	50
Marie Selin, Imaginaires du corps à l'adolescence	54
Luis Izcovich, Le choix du sexe à l'adolescence	70
Joëlle Hubert-Leromain, Être fille, être garçon, ou...	78
■ Entre-champs	
Anne Meunier, Le Théâtre du Radeau, <i>Item</i> , en prendre de la graine ?	85
■ Brève	
Marie-José Latour, <i>Deuil à rebours. Du deuil à la littérature hongroise en passant par la psychanalyse</i> , d'Yvette Goldberger	88
■ Fragment	
Petites boîtes, petites boîtes...	91

Directrice de la publication

Natacha Vellut

Responsable de la rédaction

Bruno Geneste

Comité éditorial

Karim Barkati

Anne Castelbou-Branaa

Ahmed Djihoud

Pantchika Doffémont

Denys Gaudin

Isabelle Geneste

Céline Guégan-Casagrande

Adèle Jacquet-Lagrèze

Mélanie Jorba

Laurence Martin

Roger Mérian

Jean-Marie Quéré

Vandine Taillandier

Catherine Talabard

Maquette

Jérôme Laffay et Céline Delatouche

Correction et mise en pages

Isabelle Calas

Ouverture

Chers lecteurs et chères lectrices,

Quel bonheur de vous retrouver après ce temps de vacances qui, nous l'espérons, a été riche en bons moments et en belles rencontres. Difficile de reprendre la vie réelle de l'après-vacances sans évoquer le temps... Lacan nous avait bien avertis sur l'importance du temps – le temps logique des séances et celui de l'analyse de chaque sujet dans son rapport à l'inconscient ; la singularité de l'instant de voir, du temps de comprendre et du moment pour conclure.

Dans nos sociétés, où le temps nous échappe, lui faire la place est devenu laborieux mais crucial. Quand le discours du « tout – à tout prix – tout de suite » prédomine, *quid* du temps pour comprendre, fondamental à chacun de nous ?

Si l'Internet avec son univers virtuel, pour n'en citer qu'un exemple, est fascinant et ouvre des milliers des portes, il bouleverse, entre autres, les rapports à la temporalité. Désormais, des discours nous arrivent éclipsant le temps pour comprendre. Et ce qui pourrait sembler un « gagner du temps » risque de nous en priver.

Comment prendre du temps pour rester analystes ? Comment préserver l'écoute du particulier sans se laisser emporter par les vagues successives des discours qui cherchent à gommer les singularités ? Il est important de ne rien céder du discours de l'analyste qui ne fléchit pas à la facilité de la pensée unique ou à celle chargée de préjugés. Il est fondamental de rester à l'écoute de la logique singulière de l'inconscient pour faire face aux discours qui cherchent à éclipser le temps nécessaire pour comprendre – pour comprendre qu'il y a de l'impossible.

Les analystes travaillent donc à contre-courant en prenant du temps pour respecter celui du sujet.

Nos Journées nationales, qui auront lieu les 25 et 26 novembre 2023 à Paris sur le thème « Le sexe et ses semblants », et dont l'argument se

retrouve dans ce numéro du *Mensuel*, seront une occasion privilégiée de travailler ces questions qui interpellent notre place et, en conséquence, notre pratique.

Miroir de notre école, le *Mensuel* ponctue le temps avec le témoignage des travaux passés et annonce ceux qui sont à venir. Il témoigne de la prise du temps pour comprendre des collègues et de leur générosité à partager leurs réflexions avec nous. Un grand merci à eux et bonne lecture à tous.

Sylvana Clastres

SÉMINAIRE ÉCOLE

Jacques Lacan,
« Introduction à l'édition allemande
d'un premier volume des *Écrits* »

C'est de là que résulte qu'il n'y a communication dans l'analyse que par une voie qui transcende le sens, celle qui procède de la supposition d'un sujet au savoir inconscient, soit au chiffrage. Ce que j'ai articulé : du sujet supposé savoir.

C'est pourquoi le transfert est de l'amour, un sentiment qui prend là une si nouvelle forme qu'elle y introduit la subversion, non qu'elle soit moins illusoire, mais qu'elle se donne un partenaire qui a chance de répondre, ce qui n'est pas le cas dans les autres formes. Je remets en jeu le bonheur, à ceci près que cette chance, cette fois elle vient de moi et que je doive la fournir.

J'insiste : c'est de l'amour qui s'adresse au savoir. Pas du désir : car pour le *Wissenstrieb*, eût-il le tampon de Freud, on peut repasser, il n'y en a pas le moindre. C'en est même au point que s'en fonde la passion majeure chez l'être parlant : qui n'est pas l'amour, ni la haine, mais l'ignorance. Je touche ça du doigt tous les jours.

Que les analystes, disons ceux qui seulement de se poser comme tels en tiennent l'emploi, et je l'accorde de ce seul fait : réellement, que les analystes, je le dis donc au sens plein, qu'ils me suivent ou pas, n'aient pas encore compris que ce qui fait entrée dans la matrice du discours, ce n'est pas le sens mais le signe, voilà qui donne l'idée qu'il faut de cette passion de l'ignorance.

Avant que l'être imbécile prenne le dessus, pourtant d'autres, pas sots, énonçaient de l'oracle qu'il ne révèle ni ne cache : σημαίνει il fait signe.

C'était au temps d'avant Socrate, qui n'est pas responsable, quoiqu'il fût hystérique, de ce qui suivit : le long détour aristotélicien. D'où Freud d'écouter les socratiques que j'ai dits, revint à ceux d'avant Socrate, à ses yeux seuls capables de témoigner de ce qu'il retrouvait.

J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande
d'un premier volume des *Écrits* »,
dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 557-558

Colette Soler Anastasia Tzavidopoulou *

Colette Soler

Anastasia Tzavidopoulou et moi-même allons lire la partie de l'« Introduction à l'édition allemande des *Écrits* » qui commence par « C'est de là que résulte qu'il n'y a de communication dans l'analyse... ». Mais avant de commencer, je signale une erreur que j'ai faite quand j'ai proposé le partage du texte. Les quatre dernières lignes, « Ce n'est pas parce que leur interprétation a eu des effets » jusqu'à « possible prévision », sont solidaires de la dernière partie à commenter la prochaine fois par Claire Montgobert et Bernard Nominé. Dans les deux cas – ces quatre lignes et les quatre derniers paragraphes du texte –, il s'agit de la réponse de l'analyste, de sa participation dans l'affaire sur l'importance de laquelle il a tellement insisté dans la partie précédente. On le verra donc la prochaine fois.

Nous avons coordonné nos interventions, nous parlerons chacune un peu sur les deux premiers paragraphes, puis je prendrai plus particulièrement les deux suivants, et Anastasia les deux derniers.

Notre passage d'aujourd'hui poursuit le développement précédent, comme l'indique la première expression, « C'est de là que résulte... ». De là : d'où ? Du fait que le sens est propre à chaque sujet, et ne se partage pas. Pas de bon sens, de sens bon – sauf évidemment celui que norme le discours courant, mais pas dans la psychanalyse.

Je laisse à Anastasia le soin de lire le paragraphe et de commencer à le commenter.

Anastasia Tzavidopoulou

C'est de là que résulte qu'il n'y a communication dans l'analyse que par une voie qui transcende le sens, celle qui procède de la supposition d'un sujet au savoir inconscient, soit au chiffrage. Ce que j'ai articulé : du sujet supposé savoir¹.

Il y a au début du premier paragraphe cette expression, « transcender le sens », qui en est le pivot. Le sens, quand on commence une analyse, on le cherche, on le cherche justement parce qu'il fuit, et on le trouve aussi. L'inconscient, en tant que chiffage, chiffre la série des signes. Par conséquent, je cite Lacan dans ce même texte, il faut que « du déchiffrement, la suite des signes prenne sens ² » ; « l'analyse livre à l'analysant [...] le sens de ses symptômes ³ ».

Comment entendre cette expression « transcender le sens » ? Je vous lis la définition du terme transcendance : « Existence des fins du sujet en dehors du sujet lui-même ; caractère d'une cause qui agit sur quelque chose qui est différent d'elle, qui lui est supérieur ⁴. » Si l'on suit cette définition ainsi que le texte de Lacan, le sens ne disparaît pas, ne se réduit pas non plus, ne se transforme pas, mais il est « transcendé », c'est-à-dire qu'il se place sur un autre niveau par une voie qui lui est supérieure. Est-ce en lien avec la substitution, condition de la communication telle que Lacan nous la fait entendre dans ce paragraphe ?

Je vais y revenir, mais avant, je rappelle le début du paragraphe : *C'est de là que résulte qu'il n'y a communication dans l'analyse que par une voie qui transcende le sens.* Le « de là » du début du paragraphe nous reconduit nécessairement au paragraphe précédent ; « de là », d'où ? Du fait que « les sujets d'un type [clinique : hystérique ou obsessionnel] sont sans utilité pour les autres du même type ⁵ ». C'est sans doute le terme « utilité » qui devrait orienter notre lecture pour la suite, cela a été discuté la fois précédente. Dans la pratique analytique, l'analyste devrait recommencer chaque fois ; le savoir sur un sujet, même de la même structure clinique, ne lui est guère utile dans son savoir-faire avec un autre. Pas de communication non plus entre deux sujets, même du même type clinique : « Il est concevable [nous dit Lacan] qu'un obsessionnel ne puisse donner le moindre sens au discours d'un autre obsessionnel ⁶ », ça se saurait si deux obsessionnels ou même deux hystériques pouvaient donner un sens au discours de l'autre. Pas de communication non plus entre un analyste et un analysant, rien de surprenant. Dans une analyse, nous ne communiquons pas avec notre analyste, nous ne sommes pas dans la compréhension d'un sens commun.

C'est pour cette raison que le terme de communication, employé ici par Lacan, peut paraître surprenant. Lacan se réfère, pour parler du déchiffrement, aux théories de la communication et à leur schéma classique, justement pour s'en différencier : il y a un émetteur, un récepteur et un canal, c'est-à-dire le support qui va transmettre le message ; c'est la mécanique du

chiffrage et du déchiffrage qui intéresse Lacan et c'est en ceci, dirais-je, qu'il parle de communication.

Il y a communication, car en suivant cette mécanique, on procède dans l'analyse par une substitution des signes, un signe est remplacé, dans l'acte analytique et aussi par l'intervention de l'analyste, par un autre signe. Ceci a comme effet la production d'un sens ; d'un sens qui est propre à chaque sujet, un sens qui n'est pas un sens commun, qui n'est pas partageable, ni communicable, ni transmissible. J'ajouterais : pas prévisible non plus. C'est en ceci qu'il y a communication même si ce terme vient questionner des expressions déjà employées par Lacan pour parler de l'analyse : « pas de dialogue », dit-il, car effectivement le dialogue implique des questions-réponses ; il parle aussi dans le séminaire *L'Acte analytique* du dialogue « comme une duperie », ou même de la relation analytique comme un « autisme à deux ». Il y aurait donc de quoi être étonnés de l'emploi du terme de communication si on le déconnecte des théories de la communication et de la mécanique du signe. La communication dans l'analyse procède, c'est une hypothèse, au niveau de l'interprétation de l'analyste. Hypothèse, car le terme d'interprétation ne sera employé qu'un peu plus loin dans le texte. Ce serait à ce niveau-là que Lacan parle de « communication par une voie qui transcende le sens ». « Le signe n'a de portée que de devoir être déchiffré ⁷. »

Ce devoir est-il le devoir de l'interprétation ? Devoir qui opère au niveau de la substitution du signe, du signifiant, sans viser le sens. Elle opère par l'équivoque (l'homophonie, la grammaire et la logique). « Elle se seconde de la grammaire », dira Lacan. Freud lui-même a repéré quelque chose de cet ordre quand il parlait d'une « attention flottante », une écoute qui ne suit pas le sens du texte, sa compréhension, mais son acoustique, sa matérialité. Les interprétations freudiennes opèrent aussi à ce niveau ; Lacan insiste sur le fait que Freud déchiffre le rêve, le lapsus, le mot d'esprit ⁸.

Il y a donc un sens particulier pour le sujet mais qui échappe à l'analyste lui-même ; il se peut que ce n'était pas son « intention » ou sa visée, l'expérience analytique, côté analyste, nous l'enseigne. La voie de l'opération analytique, c'est la voie du langage qui fait appel à l'acte, à l'interprétation ou même à la coupure. « Ce que je voudrais, c'est que les psychanalystes sachent que tout doit les ramener d'abord au solide de l'appui qu'ils ont dans le signe, et qu'il ne faut pas qu'ils oublient que le symptôme, c'est un nœud de signes ⁹. » L'interprétation donc s'appuie sur le solide du signe, c'est une précieuse orientation que Lacan nous donne, il s'agit de communication pas par le sens. Nous avons évoqué lors d'une séance précédente l'opposition entre le solide du signe et la structure fluide du sens.

Et si toute cette mécanique fonctionne, c'est parce qu'on suppose un sujet au savoir inconscient, on y croit. C'est la voie dont Lacan parle, et qu'il a articulée : du sujet supposé savoir. En réalité, le sujet croit au chiffage et il attend un déchiffage. « Alors que le recours c'est l'inconscient, la découverte par Freud, que l'inconscient travaille sans y penser, ni calculer, juger non plus, et que pourtant, le fruit est là : un savoir qu'il ne s'agit que de déchiffrer, puisqu'il consiste dans le chiffage ¹⁰. » Chiffage qui implique la jouissance. Le sujet croit à son inconscient et l'analyste est là pour recevoir cette croyance sous la forme du transfert. L'analyste pourrait résoudre l'énigme, « défaire le nœud ». Mais Lacan nous met en garde : « Un message même déchiffré peut rester une énigme ¹¹. » Le déchiffage implique un sujet supposé au savoir. L'inconscient, qui est du chiffage, suivant Freud et son idée des hiéroglyphes, fait un travail de substitution.

La question qui s'ouvre (même si ce n'est pas ce dont il s'agit dans ce texte) est : qu'est-ce qui fait que ce travail de substitution ne continue pas jusqu'à l'infini ? *Quid* du message énigmatique ? C'est la question de la fin de l'analyse. Même si elle n'est pas explicitement exprimée ici, Lacan nous montre la visée.

On passe, dans la suite du texte, du sujet supposé savoir à un « amour qui s'adresse au savoir ¹² », expression qui, même si elle est proche de celle du sujet supposé savoir, apporte du nouveau, « une nouvelle forme d'amour ».

Colette Soler

D'abord quelques ajouts sur ce premier paragraphe.

Lacan parle de communication, c'est comme dans la page précédente il ne s'agit pas de transmission mais de communication, à savoir de ce qui passe, doit passer, se communiquer donc entre l'analysant et l'analyste. Je ne crois pas comme Anastasia qu'il soit nécessaire de recourir aux théories de la communication, Lacan recycle ici un terme qu'il a lui-même banni, celui de communication. Autre exemple qui dit la même chose, dans « ... ou pire », justement dans la page où il parle de l'inconscient chiffreur : « Pas de dialogue ai-je dit, mais ce pas-de-dialogue a sa limite dans l'interprétation ¹³. »

La communication ne passe pas par la voie du sens, mais par une voie qui transcende le sens, on n'est pas surpris de le lire dans ce paragraphe, la thèse est déjà établie à cette date pour les lecteurs de Lacan. Mais ne faudrait-il pas par contre se surprendre d'entendre que le transfert, soit la supposition d'un sujet au savoir, soit cette voie ? Le transfert serait-il une voie qui transcende le sens ? C'est le contraire de ce que nous ne cessons de répéter. Mais si on le prenait ainsi, ce serait que nous aurions mal lu et

manqué à donner son juste poids à un mot : la voie qui transcende le sens « procède » du transfert – je souligne le terme –, elle en découle donc, mais ne se confond pas avec lui.

La nouveauté dans cette formule du transfert est de faire équivaloir savoir et chiffrage. Et là, nous avons un exemple d'un procédé constant chez Lacan : une formule qui demeure la même, et on croit qu'elle dit la même chose, mais non ; désormais, elle subsume les pas supplémentaires qu'il a faits. On le voit bien dans cet exemple. On connaît le mathème qu'il a donné du transfert dans la « Proposition de 1967 ». Je suppose que vous l'avez sous les yeux, écrite sur un tableau imaginaire. Vous y voyez qu'à la place du signifié du S1 du transfert il écrit le sujet supposé au savoir de l'inconscient, lequel s'écrit dans la parenthèse.

$$\frac{S \longrightarrow S^q}{s (S^1, S^2, \dots S^n)}$$

Donc, selon ce mathème, le signifiant du transfert, S1, représente un sujet, moins auprès de l'analyste auquel il adresse sa parole, qu'auprès des signifiants à déchiffrer de l'inconscient avec lesquels il fera chaîne signifiante nécessairement porteuse de sens.

Le pas franchi depuis, on est en 1973, se perçoit au début du texte, à la première page : à cette date on déchiffre, non les signifiants faisant chaîne avec le S1 du sujet, mais les signes hors sens dont l'inconscient sans sujet est fait. Signe qui n'est pas à prendre au sens du signe linguistique, il y insiste dès le début du texte, le signe est fondé par le chiffre et chacun, chaque Un vaut aussi bien que tout autre, ce qui n'est pas le cas pour le signifiant. Le signe, c'est donc du signifiant privé de sa portée sémantique et réduit à son statut numérique de *un*, qui concerne cependant le sujet parce qu'il chiffre la jouissance hors sens de son corps. Et c'est à cette opération-là que le transfert prête un sujet. La structure du transfert n'a pas changé, mais la définition du savoir inconscient a été revue. Pour ce qui est de son sentiment, l'amour, est-ce que ça change quelque chose ? Le paragraphe suivant lui est consacré.

C'est pourquoi le transfert est de l'amour, un sentiment qui prend là une si nouvelle forme qu'elle y introduit la subversion, non qu'elle soit moins illusoire, mais qu'elle se donne un partenaire qui a chance de répondre, ce qui n'est pas le cas dans les autres formes. Je remets en jeu le bonheur, à ceci près que cette chance, cette fois elle vient de moi et que je dois la fournir.

Donc un amour comme les autres, aussi illusoire, mais cependant subverti, c'est là qu'est la surprise du paragraphe, non pas subverti dans son sentiment, mais du fait de son partenaire. Partenaire « qu'il se donne » puisqu'un amour, quel qu'il soit, élit toujours son objet, et là c'est « un partenaire qui a chance de répondre », l'analyste. Ce choix est bien dans la logique du transfert hystérique puisqu'il suppose un sujet à l'insu, l'insu que sait, l'insu qui est savoir. On voit donc à quoi il devra répondre, ce partenaire nouveau. La phrase suivante va nous permettre de le dire plus précisément.

Je remets en jeu le bonheur, soit la contingence de la rencontre avec le bon partenaire. S'il le « remet », c'est qu'il a déjà donc eu lieu. Quand ? Par la grâce de Freud, le premier qui a su répondre à l'interpellation hystérique, à son invitation à résoudre l'insu, donc à produire du savoir, le savoir écrit à la place de la production dans le discours hystérique. Cette fois, c'est Lacan qui va répondre et la réponse, s'il doit la fournir, c'est qu'elle n'est pas encore là avec celle de Freud. On le voit, ce n'est plus le retour à Freud mais un au-delà de Freud. Ce sera tout l'enjeu de notre dernière partie.

Ce qui est sûr, c'est que l'amour de transfert n'est pas l'amour du savoir, il s'adresse au savoir. De ce fait, il a déjà le mérite de faire se lever la question du savoir, mais ce n'est pas pour y répondre, mais pour faire répondre le sujet qui lui est supposé, celui que, du coup, je peux appeler le « supposé savant ».

D'ailleurs, je sors un peu du texte, comment ne pas se demander dans quel sentiment à l'endroit du chiffrage la chute de cet amour de transfert laisse le sujet à la fin ? La « Préface » a posé un verdict, trois ans après : « pas d'amitié ». Plus exactement : « Pas d'amitié n'est là qui cet inconscient le supporte ¹⁴ », il s'agit de l'inconscient hors sens, sans sujet. Le terme amitié est bien sûr à mettre en regard de celui d'amour. L'amitié n'est pas une passion mais ce beau sentiment qui permet de voisiner pacifiquement parfois avec ce qui est différent. Mais pas moyen de voisiner agréablement avec ce qui est plus que différent, le hors-sens de l'inconscient qui divise. L'amour de transfert ne débouche pas sur l'amitié avec l'inconscient. On peut déjà conclure que la satisfaction de fin, puisqu'on s'interroge à son sujet, eh bien, quand elle est là, elle ne saurait donc être cette amitié. On peut même élargir la conclusion puisque ces thèmes difficiles ont une portée pratique. Lacan a rapproché l'analyste des tenants de la docte ignorance, qui est la forme supérieure du savoir, cf. la « Lettre aux Italiens », qui est de la même année. Eh bien, il pose implicitement ici, trois ans après, que, quel que soit leur mérite, ce ne sont pas des amis de l'inconscient.

Anastasia Tzavidopoulou

Cette nouvelle forme d'amour, qui vise la production d'un savoir, n'est pas moins illusoire que les autres. Cette thèse de Lacan nous oblige à revenir sur une éventuelle idéalisation de l'amour du transfert. L'amour amoureux, on le sait par expérience, est illusoire, on demande à notre partenaire de nous répondre au niveau de notre demande, la psychopathologie de la vie amoureuse en témoigne : on est insatisfait, déçu ou incompris face à l'autre. À propos de cette nouvelle forme d'amour, s'il y a une certitude, c'est qu'il y a une fin. C'est sans doute en cela qu'elle n'est pas moins illusoire que les autres formes. Et dans cette définition du transfert, qu'on trouve dans le paragraphe suivant, « un amour qui s'adresse au savoir », je ne crois pas qu'il faille accentuer plus l'amour que le savoir. Car si cet amour est nécessaire pour la production d'un savoir, il est déjà condamné à une fin dès l'entrée dans le dispositif analytique. D'ailleurs, quand on parle de fin d'analyse, on parle de chute du sujet supposé savoir. Cette fin a des effets, souvent inédits, Lacan parle même d'une position dépressive. Je dirais qu'il y aurait un déplacement progressif dans la cure de l'amour du transfert vers la logique de l'inconscient. Donc si l'amour est nécessaire pour l'entrée en analyse, la fin de cet amour n'en est pas moins nécessaire pour la sortie. Car un des attributs de l'amour, de tout amour, c'est qu'il voile : il voile le savoir sur une modalité de la jouissance, il rend aveugle, dit-on. La sortie, c'est-à-dire la fin de l'analyse, est aussi la fin de l'amour pour l'objet analyste au profit d'une réduction, au profit de la logique de l'inconscient. Il s'agit d'un amour qui s'adresse au savoir, pas moins illusoire car amour avec fin.

Colette Soler

J'insiste : c'est de l'amour qui s'adresse au savoir. Pas du désir : car pour le Wisstriebe, eût-il le tampon de Freud, on peut repasser, il n'y en a pas le moindre. C'en est même au point que s'en fonde la passion majeure chez l'être parlant : qui n'est pas l'amour, ni la haine, mais l'ignorance. Je touche ça du doigt tous les jours.

Que les analystes, disons ceux qui seulement de se poser comme tels en tiennent l'emploi, et je l'accorde de ce seul fait : réellement, que les analystes, je le dis donc au sens plein, qu'ils me suivent ou pas, n'aient pas encore compris que ce qui fait entrée dans la matrice du discours, ce n'est pas le sens mais le signe, voilà qui donne l'idée qu'il faut de cette passion de l'ignorance.

Là, il n'est pas seulement question du partenaire mais de l'être parlant en général. La passion majeure est l'ignorance. Elle est prise ici dans son sens négatif, celui non pas de la docte ignorance mais de l'ignorance

crasse, comme il dit ailleurs. Même thèse dans la « Lettre aux Italiens » : l'humanité ne veut pas du savoir.

Le paragraphe est très assertif, et on pourrait en interroger les fondements. C'est lui qui l'affirme, mais sans réfuter tout ce qui se présente comme désir de savoir. Sur quels fondements ? C'est le paragraphe suivant qui le dit, mais cette fois à propos des analystes seuls.

Nous avons deux thèses, l'une sur la définition de l'analyste, l'autre sur ce qui prouve sa passion de l'ignorance.

Pour la définition, elle mérite d'être mise en valeur. Il suffit donc de se poser comme tel pour tenir l'emploi d'analyste. Attention aux nuances, « emploi » dit qu'il est « employé », employé comme analyste au fond pour permettre à d'autres de s'analyser avec lui. Le problème est de savoir ce qu'est « se poser comme tel ». Le terme évoque « se poser là », et aussi « position » de l'inconscient. Quant au pronominal, il évoque évidemment le « s'autoriser », lequel ne se confond pas avec « se déclarer », quoiqu'il le suppose. Se poser comme, finalement, c'est promettre, d'une manière ou d'une autre, le partenaire qui a chance de répondre. Pas répondre à n'importe quoi, car des prêts-à-répondre foisonnent dans notre monde, mais pour le psychanalyste c'est répondre à la question du savoir inconscient. Avec cette définition du psychanalyste, Lacan affirme ainsi, notez-le, que l'unité des psychanalyses en acte, dans leur pratique, l'emporte sur la diversité des courants. De fait d'ailleurs, on ne l'a jamais entendu, lui qui fut pourtant si virulent avec certains, dire d'aucun « il n'est pas analyste » alors que la formule courait, et court encore dans les couloirs.

Concernant la preuve de leur absence de désir de savoir, la phrase est précise : c'est qu'ils n'ont pas compris que ce qui fait entrée dans la matrice du discours, ce n'est pas le sens mais le signe. Il s'agit de la matrice du discours analytique, et nous savons que ce qui y fait entrée, c'est le symptôme qui motive la demande. Voir *Télévision* qui souligne que le symptôme est fait de signes, dont le nœud produit du sens, mais comme effet, non comme cause.

C'est évidemment une accusation de la part de Lacan, et ses conséquences vont loin, car, si on déduit bien, ça implique que le désir de savoir n'est pas nécessaire pour fonctionner comme analyste. Et si on convoque la distinction produite par Lacan lui-même, entre l'analyste qui exerce et celui qui pense la psychanalyse, lequel, lui, ne peut pas se dispenser d'un désir de savoir, on comprend, je pense, en tout cas je crois comprendre, que Lacan essaye là de s'expliquer à lui-même que la psychanalyse continue malgré

cette obtusion des analystes qu'il dénonce. Cela donne un poids supplémentaire à ce qu'il a dit plus haut : la réponse, il doit la fournir. Devoir, donc.

Le paragraphe qui suit vise cette fois les philosophes.

Anastasia Tzavidopoulou

Avant que l'être imbécile prenne le dessus, pourtant d'autres, pas sots, énonçaient de l'oracle qu'il ne révèle ni ne cache : σημαίνει, il fait signe.

C'était au temps d'avant Socrate, qui n'est pas responsable, quoiqu'il fût hystérique, de ce qui suivit : le long détour aristotélécien. D'où Freud d'écouter les socratiques que j'ai dits, revint à ceux d'avant Socrate, à ses yeux seuls capables de témoigner de ce qu'il retrouvait.

Lacan a employé le terme « débile » à propos des philosophes et surtout en référence à Platon avec le fameux « l'homme pense débile ». Dans le séminaire *R.S.I.* et la leçon du 15 mars 1972 du séminaire « ... ou pire », Lacan attribue le qualitatif de « débile » à Platon.

Si « l'être imbécile » se réfère à l'être philosophique, celui de Platon et d'Aristote, c'est en opposition avec les philosophes présocratiques et aussi en opposition avec Parménide. Ici, la référence explicite est à Héraclite, *fragmentum* B 93 : « ὁ ἀναξ, οὗ τὸ μαντεῖόν ἐστι τὸ ἐν Δελφοῖς, οὔτε λέγει οὔτε κρύπτει ἀλλὰ σημαίνει ».

Jean-Paul Dumont, philosophe, spécialiste d'histoire de la philosophie antique, le traduit ainsi : « Le prince dont l'oracle est à Delphes, ne parle pas, ne cache pas, mais signifie ¹⁵. » Cela va dans le sens de la traduction de Lacan dans *Encore* : « Il n'avoue, ni ne cache, il signifie », « le prince [...] qui vaticine ». Tout le commentaire suit ici la question du signe, du sens et de la structure, question qui traverse et donne le fil de ce texte.

Plutarque cite donc Héraclite, peut-être l'un des plus importants présocratiques, qui énonce que l'oracle ne dit rien et ne fait que donner des signes. La divinité d'Apollon ne rend pas la manifestation de ce qui est caché immédiate. Le sens ne se révèle pas directement à celui qui cherche, il n'apparaît qu'à travers les signes. Et c'est la divinité d'Apollon qui les donne *via* la Pythie (VI^e siècle av. J.-C.), la grande prêtresse du sanctuaire antique de Delphes qui prononçait ses oracles, c'est-à-dire des prédictions prophétiques, aux Grecs qui venaient la consulter pour prendre des décisions importantes (coloniser, aller à la guerre, etc.). Tout se trouve dans les signes et rien dans l'immédiateté du sens. La réponse est offerte comme un message chiffré, une énigme. Il s'agit de l'art de la mantique.

Le plus célèbre des oracles est adressé à un soldat qui demandait s'il reviendrait vivant de la guerre. C'est un oracle qu'on emploie toujours

aujourd'hui en Grèce moderne quand on veut souligner une ambiguïté : « Ἡξεις ἀφῆξεις, οὐκ ἐν πολέμῳ θνήξεις » ou « Ἡξεις ἀφῆξεις οὐκ, ἐν πολέμῳ θνήξεις ». Selon la place de la virgule, car il s'agit d'une parole orale et non pas écrite, avant ou après le mot « οὐκ » qui désigne la négation, le sens de la phrase n'est pas le même. Si on place la virgule avant, la traduction est « Tu y iras, tu rentreras, tu ne mourras pas à la guerre ». Avec la virgule après, la traduction devient « Tu y iras, tu ne rentreras pas, tu mourras à la guerre ».

Il ne s'agit donc pas d'un discours qui dit la vérité, mais, dans cette relation métaphysique entre l'homme et le dieu, *via* la Pythie, il y a quelque chose à interpréter à travers des signes qui renvoient à une ambiguïté. Il ne révèle ni ne cache, mais *σημαίνει*, il fait signe. Si d'ailleurs il révélait ou s'il cachait, il serait dans le sens, donc dans la vérité.

« L'être imbécile » des philosophes classiques, de Platon et Aristote jusqu'à Freud, prône un être comme essence ou substance ¹⁶ : un être avec des attributs et un ensemble de qualités métaphysiques sans lesquelles il ne peut exister. Avant que cet être des philosophes, l'être imbécile, prenne le dessus, avant le détour aristotélicien, les présocratiques (avec la particularité de Parménide qui n'est pas explicitement cité ici) énonçaient le signe et non pas le sens, ni la vérité.

Lacan dans le *Séminaire XX* évoque à propos de Parménide : « Que la pensée n'agisse dans le sens d'une science qu'à être supposée au penser, c'est-à-dire que l'être soit supposé penser, c'est ce qui fonde la tradition philosophique à partir de Parménide. Parménide avait tort, Héraclite avait raison. C'est bien ce [que] signe [ce] fragment ¹⁷ », le fragment d'Héraclite. De quoi s'agit-il ? De l'objet de la philosophie classique, de l'ontologie depuis Platon *via* le dit de Parménide. À ce dit, Lacan oppose ce célèbre fragment d'Héraclite. Le dit du fameux poème de Parménide « l'être est ; le non-être n'est pas » conduit au fait qu'être et penser ne sont qu'une et même chose ¹⁸. Et Lacan continue : « Que l'être soit et que le non-être ne soit pas [...] moi je trouve cela bête ¹⁹. »

Mais Lacan rend cette opposition moins évidente quand il dit, toujours dans le séminaire *Encore* : « Heureusement que Parménide a écrit en réalité des poèmes [...] c'est bien parce qu'il était poète que Parménide dit ce qu'il a à nous dire de la façon la moins bête ²⁰ », en remplaçant les choses du côté de la poésie, de l'interprétation, du hors-sens.

Freud, de son côté, avait bien sûr lu Platon et écouté Socrate, mais il revient à ceux d'avant Socrate, seuls capables à ses yeux de témoigner de ce qu'il retrouvait. La référence, ici, est à Empédocle, un autre présocratique.

Ce que Freud retrouvait, et il en parle dans *Analyse sans fin et analyse avec fin* et dans l'*Abrégé de psychanalyse*, était déjà chez Empédocle ; il s'agit de la dualité *Φιλότης και Νείκος*, *Philia* (amour, amitié) et *Neikos* (haine, discorde, destruction), dualité proche des théories freudiennes des pulsions. Freud dira que la théorie d'Empédocle « se rapproche tellement de la théorie psychanalytique des pulsions qu'on serait tenté d'affirmer l'identité des deux s'il n'y avait pas pour les différencier le fait que celle du Grec est une imagination cosmique, alors que la nôtre se contente de revendiquer une valeur biologique ²¹ ».

Freud mettrait une fin à l'être imbécile des philosophes avec l'hypothèse du sujet de l'inconscient, qui n'est ni substance ni essence, qui n'est pas supposé penser mais qui est supposé au chiffage, à un savoir qui se déchiffre. Nous avons donc avec Freud une rupture avec l'être des philosophes et Lacan fera apparaître la logique du travail de l'inconscient avec l'opération d'une interprétation juste, une interprétation qui ne vise ni le sens ni le vrai.

Colette Soler

Je m'arrête un peu sur la deuxième partie du paragraphe. Lacan n'y présente rien de moins que sa vision de l'histoire de la pensée occidentale. Pas celle de Heidegger. On voit la trajectoire qu'il dessine. À la page précédente, il a commencé à tracer l'un des axes orientés de l'histoire, celui qui va d'Euclide à la science moderne : disant qu'avec ce dernier l'exigence de la certitude mathématique y était déjà, mais pas satisfaite encore, et qu'elle ne l'a été qu'au terme de plusieurs siècles, par la science.

Nos deux paragraphes d'aujourd'hui tracent un autre axe orienté, qui ne concerne pas la certitude du savoir. Le texte permet de dire ce qu'est ce nouvel axe, il suffit de lire. Il va des présocratiques, ceux d'avant Socrate, jusqu'aux hystériques de Freud d'après la science, elles, et il concerne en fait le cheminement de la dit-mension de la vérité, que la science forclôt, comme prix à payer pour sa certitude.

Le mérite qu'il prête aux présocratiques – celui qu'il évoque ici, ailleurs il en évoque d'autres – est indiqué dans l'expression « ils énonçaient de l'oracle qu'il ne révèle ni ne cache » ; autrement dit, l'oracle ne formule pas la vérité, il fait signe, il en indique, disons, la dimension inéliminable. Là, on ne peut pas oublier que Lacan, à cette date, a posé dans « L'Étourdit » que l'interprétation apophantique est oraculaire. Là, référence, voire emprunt, à Heidegger. On va retrouver ce point de l'interprétation un paragraphe plus

bas dans notre texte. Une façon de dire au fond que les présocratiques auraient déjà approché quelque chose comme « Moi, la vérité je parle ».

L'hystérie interrogeante de Socrate est donc une étape clé de cette histoire – thèse constante chez Lacan. Le détour aristotélicien qui la suit, c'est, dans la philosophie, non pas la forclusion, mais la mise de côté de la question de la vérité ou, si vous préférez, de la vérité comme question. Et justement, elle rebondit avec les hystériques de Freud, d'où le nom qu'il leur donne de « socratiques ».

Il faut ajouter ici quelque chose qui n'est pas dans le texte même, mais qui sous-tend les derniers paragraphes qui seront commentés la prochaine fois et qui sont tous consacrés à la réponse du partenaire qui a chance de répondre. C'est que Lacan a déjà tracé cet axe historique qui part de Socrate. Socrate sujet supposé savoir qui, avec son *Che vuoi ?* adressé au maître, aurait produit, disait-il, le plus long transfert de l'histoire, lequel, ayant inspiré au maître un désir du savoir, a abouti à... la science. Disons à la presque hystérie de la science. Presque, parce que la science fonctionne toujours à partir de questions à résoudre, nombreuses, mais elle exclut toujours celle, principale, de la vérité. C'est dans le cadre de cette forclusion-là que les hystériques de Freud la ramènent.

Ça ne veut pas dire cependant que ce soit leur seul mérite. On l'a lu à la page précédente, leur discours « manifeste un réel proche du discours scientifique ». Quel est-il ? Je pense que ce réel est celui qui tient à la structure de langage, le réel qui se fait jour dans et par le langage. Et dans la fin du texte de cette « Introduction », on trouve un paragraphe sur le rapport de l'interprétation à la vérité, puis quatre autres sur le savoir que la logique de l'inconscient-langage permet d'extraire d'une analyse.

Ce double mérite de l'hystérie, Lacan l'a déjà marqué. Je vous rappelle le « fais voir si t'es un homme » dont on stigmatise généralement l'hystérie et que Lacan évoque ailleurs mais pour ajouter que ce deuil de « l'essence du mâle » programmé par le discours hystérique n'est pas ce qui importe. Ce qui compte, c'est, je cite de mémoire, de produire « le savoir dont se détermine la cause ». Le savoir, qui s'écrit en bas à droite dans le discours de l'hystérique, ne procède et ne produit que de l'Un – cher à Parménide, l'un de nos grands présocratiques – au point que, grâce à elles, il a pu être conclu, avec le temps et les deux noms de Freud et de Lacan : pas de rapport sexuel inscriptible. Et voilà ce que l'on doit à la contribution des premières hystériques de Freud, selon Lacan.

Dernière remarque : qu'est-ce qui autorise, qu'est-ce qui fonde Lacan à construire une histoire qui ne passe pas par les techniques dites scientifiques

de l'historien ? C'est à mes yeux sa thèse sur la détermination des parlants par la structure langagière. La structure étant pour tous les parlants, elle implique en bonne cohérence qu'on la retrouve de façon transhistorique. Et c'est ainsi que Lacan a déployé une année de séminaire sur le transfert, concept propre à la psychanalyse, à partir d'un texte de l'Antiquité, *Le Banquet* de Platon.

Il faudrait aussi, avant de terminer, s'arrêter un peu sur l'usage du terme « imbécile », qui ne veut pas dire inintelligent chez Lacan, c'est comme pour le terme débile, mais ce serait trop long. J'indique juste quelques références pour ceux ou celles qui s'y intéresseraient.

Dans « ... ou pire », juste avant cette « Introduction », dans le volume 5 de *Scilicet*, il évoque ce que s'imaginent les imbéciles, dont le modèle est Von Uexküll (avec son *Umwelt* supposé être le reflet de l'*Innenwelt*), donc l'idée que le perçu est le reflet bi-univoque du percevant.

Plus important dans « L'étourdit », la partie qui commence à « Mettons en train ici l'affaire du sens ». Il place sous la rubrique de l'imbécillité « tout ce qui pense de notre temps », soit toute la philosophie d'après l'apparition de la science, Emmanuel Kant en tête. Là encore, est ciblée une façon de concevoir ce que l'on nomme « la réalité » et le lien avec elle.

Enfin, dans « Peut-être à Vincennes ²² », à la rubrique antiphilosophie, il gratifie le discours universitaire de l'imbécillité de son présupposé éducatif.

D'autres textes encore nous précisent qu'il y a une imbécillité propre à chaque discours, l'analytique compris.

* ↑ Intervention au séminaire École 2022-2023, « Jacques Lacan, "Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits*" » (dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 553-559), à Paris, le 20 avril 2023.

1. ↑ Les passages commentés du texte « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* » seront ici indiqués en italique.

2. ↑ *Ibid.*, p. 553.

3. ↑ *Ibid.*, p. 556.

4. ↑ Dictionnaire *Larousse*.

5. ↑ J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », art. cit., p. 557.

6. ↑ *Ibid.*

7.  *Ibid.*, p. 553.
8.  *Ibid.*
9.  *Ibid.*, p. 555.
10.  *Ibid.*, p. 556.
11.  *Ibid.*, p. 553.
12.  *Ibid.*, p. 558.
13.  J. Lacan, « ... ou pire », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 551.
14.  J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 571.
15.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 103.
16.  Les deux termes trouvent leur racine dans le mot οὐσία.
17.  *Ibid.*
18.  Cf. Y. Depelsenaire, « Lacan présocratique », *La Cause du désir*, n° 107, Paris, Navarin, 2021, p. 37-50. Il s'agit d'une affirmation complexe à partir du « je t'interdis » : « Chez Parménide, l'instance du discours et de la parole n'est pas déployée, si ce n'est sous la face de l'interdit : "Je t'interdis de penser que le non-être est et que l'être n'est pas." Et c'est cet interdit jeté sur le non-être qui rend possible la co-appartenance de la pensée et de l'être. Rien de tel chez Héraclite, pour qui avant toute chose, il y a, sans *arché* ni *telos*, le *Logos*. »
19.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, *op. cit.*, p. 25.
20.  *Ibid.*
21.  S. Freud, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », dans *Résultats, idées, problèmes*, II, Paris, PUF, 1985, p. 261.
22.  J. Lacan, « Peut-être à Vincennes », *Ornicar ?*, n° 1, janvier 1975, p. 3-5.

SÉMINAIRE CHAMP LACANIEN

Natacha Vellut

Brice Matthieussent, écrivain et traducteur *

Brice Matthieussent, je suis ravie de vous accueillir dans le cadre de notre séminaire Champ lacanien. Ce séminaire est ouvert à d'autres discours que le nôtre, le discours analytique. Il est l'opportunité de s'intéresser à la façon dont d'autres discours peuvent éclairer un objet qui nous est commun : la langue.

Vous êtes un professionnel de la langue, des langues mêmes. Mais pouvons-nous parler de profession ? Est-ce que traduire ou écrire est une profession ? Est-ce que la critique ou l'enseignement sont des métiers comme les autres ? Vous avez, en effet, enseigné l'histoire de l'art contemporain à l'École supérieure d'art de Marseille.

Et vous êtes, donc, écrivain et traducteur, traducteur notamment de l'américain, je précise, que vous distinguez de la langue anglaise. Cet attrait pour la langue américaine, vous la partagez avec votre père et votre mère. Je me permets ce détail biographique, car la question de la paternité n'est pas absente de la question de la traduction. Qui est l'auteur d'un texte traduit est une question complexe. Nous pouvons nous interroger sur la filiation d'un texte, traduit ou non, d'ailleurs. Existe-t-il des textes premiers qui ne doivent rien à personne ? Et que doit un texte à son auteur, à son traducteur ? La filiation exerce, en effet, ses effets et pouvoirs dans les deux sens, de l'auteur au texte, et du texte à l'auteur.

Vous avez traduit essentiellement des romans, et quelques essais de Judith Butler et Susan Sontag. Vous avez traduit Jack Kerouac, Henry David Thoreau, Joyce Carol Oates, Jim Harrison dont vous êtes devenu un ami, John Fante, Charles Bukowski, Henry Miller, Thomas McGuane, Richard Ford, Bret Easton Ellis...

Vous vous étiez pourtant dirigé dans une autre direction, avec vos études et votre diplôme d'ingénieur des Mines. Ingénieur est un métier que vous n'avez finalement pas exercé. Vous devez à un autre homme, un autre

père ? – le signifiant père renvoie pour les psychanalystes à une fonction qui dépasse et même outrepasse le père de la réalité familiale – votre activité de traduction. L'éditeur Christian Bourgois vous offre votre première traduction, de Jack Kerouac, qui en entraînera bien d'autres ¹... Votre dernière traduction en date, de mars 2023, est celle d'une romancière sud-africaine, Patricia Schonstein-Pinnock ².

Vous avez écrit plusieurs romans, le dernier, *Le Couloir rouge*, est paru en 2022, aux éditions Christian Bourgois. Quatre amis se remémorent, dans un petit restaurant vietnamien de Paris, le Vietnam d'hier, le Vietnam d'avant son basculement dans le communisme.

Vous avez aussi écrit *Vengeance du traducteur* en 2009, aux éditions P.O.L., au titre évocateur... Ce roman que j'ai lu avec beaucoup de plaisir est une brillante variation sur la fonction et la place du traducteur. Je pourrais développer beaucoup d'éléments à propos de cet ouvrage, mais l'essentiel est de vous laisser la parole. Je précise juste un élément saillant qui m'interroge : l'écrit ressortit, me semble-t-il, surtout à l'espace, la parole surtout au temps, temps que je dois vous laisser pour que vous puissiez déployer votre parole. Dans *Vengeance du traducteur*, vous jouez de l'espace, de l'espace de la page, comme d'une exploration de l'espace de l'écriture. Le roman commence avec un traducteur réduit à l'espace sous la barre des notes de bas de page, puis ce traducteur s'élance, tel un avion qui prend son envol, il repousse la barre, la déplace, il prend tout l'espace, puis il annule la barre, et de nouveau un espace, sans barre visible, se creuse dans la page... Voilà de quoi interroger les psychanalystes sur la différence et l'articulation entre écrit et parole.

Place à vous...

*  Introduction à la séance du séminaire Champ lacanien, à Paris, le 25 mai 2023.

1.  Brice Matthieussent a reçu de nombreux prix : en 1986, il est lauréat du prix Maurice-Edgar Coindreau de traduction pour l'ensemble de ses traductions de l'année ; en 2001, il est récompensé par le prix UNESCO-Françoise Gallimard pour *Eureka Street* de Robert McLiam Wilson ; en 2013, il reçoit le prix Jules Janin de l'Académie française, pour sa traduction de l'œuvre de Jim Harrison.

2.  Titré *Skyline*, le roman évoque une adolescente qui vit dans le centre-ville du Cap.

Brice Matthieussent

Coma sans mot *

« Le traducteur est le lecteur absolu ¹. »

Yves Bonnefoy

Dire « le traducteur », cela postule un individu abstrait, soustrait aux contingences de la vie, et qui s'adonnerait exclusivement à une activité, traduire, dont on ne mettrait pas en doute le caractère homogène, discernable et en quelque sorte *limpide*. Dire « le traducteur », cela suppose qu'il existerait une essence du traducteur, un lit de Procuste sur lequel se fonderaient en une seule effigie clairement visible – momie, statue de marbre ou d'airain – tous les individus pratiquant cette activité curieuse ; cela suppose une idée platonicienne dont tous les traducteurs en chair et en os seraient les pâles copies, les applications concrètes, les répliques ou les *traductions* dévaluées. Mais peut-on dire « le cheval » ou « le caillou » sinon pour évoquer des généralités peu utiles ou parfaitement inutiles, des truismes comme « le cheval est herbivore » ou « le caillou est dur » ? Les traducteurs, au pluriel, considérés dans leur multiplicité, se plient-ils à cette opération d'élagage, à cette réduction au plus petit dénominateur commun de l'abstraction langagière ?

Ou bien, autre possibilité, existeraient-ils seulement, ces traducteurs multiples, en tant qu'exceptions à toute règle, singularités irréductibles, à la fois pour le registre des métiers, où figurent aussi bien des professions très repérables, en quelque sorte *incontestables*, comme l'ingénieur, l'architecte, le maçon, le cordonnier, etc., et dans le cours même d'une vie, laquelle appartient à chaque individu isolé ? Car on peut être traducteur par intermittence, voire par inadvertance ou par étourderie, le traducteur d'un seul livre, ou bien d'un seul auteur, ou encore pour un seul éditeur, on peut en faire son activité principale ou bien son hobby et son délassement – il y a des traducteurs du dimanche, comme il y a des chauffeurs ou des peintres du dimanche –, en faire son jardin secret, sa chiourme ou son miel, son cilice, son chemin de croix, sa promenade de santé, ses gammes, sa musculation,

sa drague ou sa drogue, sa prière ou son salut, son jogging, sa détente, son plaisir ou sa douleur, à moins que, comme c'est souvent le cas, les deux ne s'y mêlent.

Dire « le traducteur », cela nous place d'emblée dans une pièce de théâtre où figurent d'autres personnages, des dialogues, une action, un dénouement. Parmi les personnages pressentis de cette pièce littéraire, de cette pièce où l'objet « livre » joue le rôle de témoin dans tous les sens du terme, citons l'auteur, l'éditeur, le comptable, le libraire, le lecteur, le critique, le censeur, l'avocat, le juge, etc. Tous ces rôles sont joués par des *acteurs* et la pièce n'existe qu'à travers leur interprétation, leur incarnation en un lieu (la scène du théâtre) et un temps (celui de la représentation). Il faut donc accepter, postuler cette fiction du théâtre pour dire « le traducteur », présupposer un auteur dramatique qui a distribué les rôles à l'avance. Or, cet auteur n'existe pas ; personne n'a jamais écrit cette pièce pourtant sans cesse jouée et rejouée, en une reprise incessante et discrète, voire confidentielle, chaque fois que se signe un contrat d'édition et qu'un traducteur se met au travail.

Autrement dit, il n'existe que des occurrences ponctuelles de cette fonction, au sens mathématique du terme : on part d'un ensemble d'éléments linguistiques, dit « ensemble de départ », auxquels on fait subir une certaine transformation, pour aboutir à un ensemble d'éléments transformés, dit « ensemble d'arrivée » :

$$y = f(x)$$

Tous les x appartiennent à (D), c'est l'ensemble de départ du texte original.

Tous les y appartiennent à (A), c'est l'ensemble d'arrivée du texte de la traduction.

f est la fonction de traduction. Mais là encore, à trop généraliser – et les mathématiques sont l'exemple privilégié de l'abstraction platonicienne –, on perd tout contact avec la spécificité de chaque mise en œuvre de cette fonction. En fait, on pourrait dire qu'il y a autant de fonctions f qu'il y a d'œuvres traduites ; mieux, ou pire, à l'intérieur de la traduction d'une seule œuvre littéraire, il y a autant de fonctions f qu'il y a d'occurrences ponctuelles et concrètes de l'opération de traduction. À chaque instant de mon travail, une fonction différente de la précédente et de la suivante opère. Il existe alors une myriade de micro-opérations dont rien ne me dit qu'elles ont le moindre dénominateur commun, ni chez moi-même ni pour l'ensemble des traducteurs. On arrive ainsi à une balkanisation, à une atomisation générale de cet acte qui a définitivement perdu toute identité,

toute permanence à travers le temps. Je défends volontiers cette balkanisation un peu provocante et, du même coup, comme *en coulisse* et avec la discrétion appliquée d'un acteur seul dans sa loge, Héraclite et Nietzsche contre Platon, le devenir si proche de la vie, si surprenant, contre l'essence abstraite et la pétrification en une définition immuable.

Dire « le traducteur », c'est donc faire comme s'il était un personnage dans une pièce de théâtre. Ainsi, pour commencer, évoquerai-je d'autres personnages, qui jouent d'autres rôles, réels ou imaginaires. Et d'abord celui du passeur.

À Venise, aujourd'hui encore, le *traghetto* désigne une sorte de navette rudimentaire qui va d'une rive à l'autre du Grand Canal. C'est une gondole noire qui transporte, avec lenteur et pour une obole dont j'ignore le montant (un tarif peut-être variable d'un passeur à l'autre, d'une heure à l'autre de la journée), une cargaison humaine, un bloc figé d'*Homo erectus* uniformément translatés d'un bord du canal vers l'autre rive. Cette éphémère marchandise humaine transite ainsi, au vu de tous, tel un spectacle incessant, une masse silencieuse et étrangement pétrifiée sur la gondole noire du passeur qui plonge sa perche dans l'eau boueuse et la vase.

Un passeur, c'est aussi un homme du cru, *un indigène*, qui achemine clandestinement un groupe d'hommes, de femmes, d'enfants, d'un pays à l'autre, en bafouant les procédures officielles de l'immigration légale. C'est un hors-la-loi, un homme de réseaux et de connexions, un homme de terrain aussi, un crapahuteur dont l'ignorance ou le mépris des lois s'allie à un savoir-faire ancestral, à une longue connaissance des chemins de traverse, des paysages et des saisons, des signes du ciel et de leur interprétation. Il sait lire les signes et les interpréter. C'est un augure doublé d'un marcheur au long cours, un renard capable de ruser avec tous les écueils, d'improviser au pied levé et de doubler tous les représentants de la loi. Un *trickster* donc. Un Robin des Bois. Mais il a aussi son versant sombre : le passeur malhonnête, l'escroc profiteuse et parfois criminel qui, entre l'Afrique de l'Ouest et l'Europe par exemple, ramène ses passagers à leur point de départ sans qu'ils s'en doutent avant de les faire dépouiller par des complices ; ou encore, autre figure dévoyée du passeur, celui qu'au Mexique on surnomme le coyote, qui dévalise et abandonne en plein désert les Mexicains désireux d'entrer à tout prix aux États-Unis.

Et puis il y a, en septembre 1940, un passeur qui a guidé dans les Pyrénées un certain Walter Benjamin, un juif allemand désireux de fuir la France occupée pour rejoindre l'Espagne et, de là, sans doute comme tant d'autres, les États-Unis, terre d'accueil de nombreux artistes et intellectuels

chassés par le nazisme. On connaît la suite : la trahison réelle ou feinte du passeur, le désespoir de Benjamin, sa terreur d'être livré à la police espagnole, la bague emplie de poison, le suicide dans la montagne. Or Walter Benjamin a écrit un texte crucial sur la traduction, « La tâche du traducteur ² ».

Le passeur, c'est aussi Charon, le marinier macabre de la mythologie, qui fait franchir aux défunts l'Achéron, le fleuve des Enfers, pour faire accéder sa cargaison de trépassés au royaume des morts.

La gondole, la marche qui touche au but ou pas, la barque funèbre : il s'agit de traverser un espace critique, indécis, mal connu ou inconnu, souvent périlleux, les eaux d'un fleuve obscur, un paysage bouleversé ou chaotique ; il s'agit de perdre pied avant de retrouver une terre ferme, de se confier à un intercesseur, en espérant éviter l'errance sans but, la perte de tout repère et le destin de Gerry, aventuré malgré lui dans le désert, mourant de soif et d'épuisement à la fin du film éponyme de Gus Van Sant.

Autre cargaison humaine en grand péril, celle des naufragés du *Bateau ouvert* ³ de l'écrivain américain Stephen Crane. Ces hommes réunis dans une barque sur la mer démontée, livrés aux éléments déchaînés et voués à une mort presque certaine, incarnent la situation diamétralement opposée à celle des Vénitiens empruntant la gondole du *traghetto*. Leur « passage » aboutit sans nul doute à un second naufrage, celui-là définitif. Cette figure du naufrage, en tant que « passage » inabouti, avorté, on la retrouve dans un tableau de Winslow Homer, *Lost on the Grand Banks* (1885), où deux hommes dans un frêle esquif perdu au milieu de la tempête sont sur le point de sombrer.

Chaque fois, ce sont des hommes qu'on achemine, qu'on transporte d'une rive à l'autre, d'un pays vers un autre. Ces voyageurs, il faut les garder intacts, tels des colis ou des marchandises fragiles qu'on ne doit en aucun cas endommager. Ces trois figures du passeur et du passage sont des allégories, des paraboles plus ou moins exactes et suggestives du déplacement du sens d'une langue à l'autre. En découle une interrogation : le sens se transporte-t-il intact d'une culture à une autre ? Peut-on l'importer *en bloc* ? Peut-on comparer la traduction à la translation opérée par le gondolier vénitien qui, moyennant finances, fait franchir les eaux boueuses du canal à son groupe de passagers humains, en étant tacitement tenu de les déposer à *l'identique* sur la rive opposée ?

Et pourquoi pas ? Cette conception d'un transport sans déficit est celle, célèbre, qui fait du traducteur un *passeur*. À ce compte-là, le traducteur serait alors un manutentionnaire, un spécialiste de l'import-export, un transporteur d'œuvres d'art inscrit au registre du commerce et garantissant

la non-altération des marchandises acheminées d'un lieu à l'autre, d'une langue à l'autre. On transporte bien *La Joconde* du Louvre à Tokyo, des œuvres d'artistes américains du MoMA au Centre Georges Pompidou, ou des Malevitch du musée de l'Ermitage de Saint-Petersbourg jusqu'en France – alors pourquoi ne pas transporter de même – c'est-à-dire *sans la moindre déperdition* – des textes d'un pays étranger pour les traduire en français ? D'ailleurs, le dictionnaire bilingue met de l'eau au moulin de cette thèse : on y apprend, assez bêtement du reste, que chaque mot de la langue de départ aurait son équivalent dans la langue d'arrivée. Selon cette conception rassurante et universaliste des rapports entre les langues, le *bread* anglais ne serait autre chose que le *pain* français, le *Brot* allemand, etc. L'objet, la chose réelle, existerait donc avant le mot qui le désigne, lequel mot serait un simple emballage qui changerait peut-être de couleur ou de texture selon les us et coutumes du pays concerné, mais sans jamais être davantage qu'un emballage, un après-coup, un *accessoire*. On touche ici à un mythe, à une fiction, sans doute issue du siècle des Lumières et de la conception d'une Raison toute-puissante : le mythe, la fiction d'une équivalence généralisée entre toutes les langues censées recouvrir de leur voile impalpable, immatériel, une réalité immuable et préexistant au langage. Mais on sait depuis Saussure, Lacan et Lévi-Strauss que, loin d'être un emballage de l'objet, un supplément ou une annexe de celui-ci, le mot le constitue au contraire en tant qu'objet de perception et de pensée, il lui permet d'être un objet de perception et de pensée pour la conscience. Sans mot, point d'objet. Ainsi, il existe chez les Inuits du Grand Nord canadien ou sibérien environ deux cents mots pour désigner ce qu'en français nous nommons du vocable unique de *neige*, selon la température, la granulosité, la densité, la fraîcheur et autres paramètres subtils qui échappent tout à fait au non-Inuit. Et puis, bien sûr, contrairement à ce qu'affirment les dictionnaires, *bread* n'est pas *pain*, et pas davantage *Brot*. On peut généraliser le propos, car il ne s'agit pas là d'exceptions, mais de paradigmes d'une divergence sur laquelle les dictionnaires bilingues préfèrent ne pas s'étendre.

Il n'y a donc pas d'équivalence entre les langues, pas de Nations unies du sens ou de la culture. Le nier reviendrait à accréditer le tour de passe-passe d'un idéalisme désuet. Les universaux rêvés par les Lumières ont volé en éclats au contact des sciences dites humaines. Et le traducteur-gondolier du *traghetto* voit ses passagers se métamorphoser sous ses yeux horrifiés, les identités se délitent durant la passe, les âmes mortes de Charon ressuscitent et se réincarnent en serpents ou en chauves-souris, en chevaux ou en paons : c'est un zoo où les animaux sortis de leurs cages errent librement dans les allées, un monde sens dessus dessous ; ça ne passe plus, on ne passe pas,

même en force. L'identité du sens entre les cultures, ce qu'on pourrait appeler le libre-échange entre les langues, ce que Benjamin nomme « communication », est une fiction totalitaire inventée pour territorialiser les affects, les fixer une fois pour toutes en les indexant sur *notre* langue, les *pétrifier* littéralement, malgré la violence exercée sur la langue par la littérature.

Le traducteur n'est donc pas un passeur, sinon par-dessus un gouffre obscur, un coma minuscule mais incessant, au-dessus d'eaux boueuses où l'impossible se trame à l'insu de tous et de lui-même, *en douce*, pour faire croire à tout le monde, traducteur compris, que *bread* c'est *pain* et que n'importe lequel des deux cents vocables inuits devient *neige* sans coup férir. Ainsi, dans ce subterfuge, par cet escamotage du gouffre, du coma et de la boue, le tour est joué, ni vu ni connu je t'embrouille.

C'est en s'aveuglant sur cette embrouille constitutive de l'activité du traducteur qu'on peut soutenir et conforter l'idée reçue selon laquelle le traducteur serait un passeur. Je le répète : l'objet soi-disant inerte qu'il est censé *passer* comme on fait une passe au football ou au rugby en espérant que le ballon ne va pas se transformer en nid de vipères ou en boule de glace (on n'y pense même pas, on ne l'imagine même pas), cet objet linguistique qui est le matériau même de la traduction, loin de rester identique à soi, se métamorphose, mute constamment. Tous les dictionnaires bilingues mentent ou du moins confortent l'imposture qu'est le mythe de la communication et de la transparence.

Toute traduction, toute conduite à travers (les langues), aussi précise, rigoureuse, « fidèle », « littérale », etc., soit-elle, est un leurre, un répliquant comme dans *Blade Runner*, le film de Ridley Scott, un organisme dupliqué, surtout pas un clone (double parfaitement identique à l'original), mais une nouvelle mise en scène de la pièce littéraire, ailleurs, avec une autre production, une troupe d'acteurs différente, un décor fondamentalement nouveau.

Ce qui se passe dans la traduction littéraire d'une œuvre de fiction, c'est qu'en dehors de l'aspect documentaire, informatif, du texte, qu'on pourrait appeler son *studium*, il existe un reste énorme et essentiel. Ce reste, appelons-le grain du texte et de la langue, style de l'auteur et style de la langue, « teneur » selon Benjamin, *punctum* selon Barthes, lesquels sont presque entièrement intraduisibles.

Tout texte de fiction est par nature intransportable : trop de choses cruciales disparaissent au fond du gouffre sans fond qui sépare les langues, dans les eaux troubles de cet entre-deux innommable, inexploré et sans doute inconnaissable, car il est par définition le lieu vertigineux de l'absence des

mots, l'espace vide qui sépare les langues. Plutôt que de mobiliser Mallarmé et le messianisme pour, comme Walter Benjamin, postuler l'horizon d'un « langage pur » vers lequel convergeraient les langues et que désignerait l'acte de la traduction, je préfère insister sur ce hiatus, désigner ce vide que nul mot ne constelle. Seul le traducteur, me semble-t-il, appréhende ce lieu étrange où, l'espace d'un instant sans cesse répété dans le va-et-vient entre les langues, tout le temps que dure ce saut au-dessus du vide (et non pas un « saut dans le vide ») se produit ce que j'appellerai « un coma sans mot ».

Le fameux schéma de la communication linguistique élaboré par Roman Jakobson reste certes valable pour les textes entièrement univoques (mais en existe-t-il ?), tendant à l'information pure, au *studium* non adulé, mais certes pas pour les textes de fiction. Encore moins pour la poésie. L'image du gouffre sans fond, celle du coma sans mot, infime mais incessant, ou encore celle des eaux troubles, bien qu'un peu romantique, me paraissent plus justes.

Donc, tout se brise, les caisses glissent d'un bord à l'autre, elles percutent les tôles de la coque, s'entrechoquent avec fracas, tandis que le navire s'éloigne de son port de départ pour rejoindre sa destination sur l'océan déchaîné. Et puis dans la cale, d'autres caisses boursofflent soudain et explosent sans prévenir, livrant passage à de grands blocs de matière ; d'autres encore se mettent à fumer, fermentent et s'enflamment. Le chaos devient monstrueux, c'est un capharnaüm, une cacophonie, une vraie tour de Babel. Loin de voir les langues converger vers un quelconque horizon rassurant, ou vers une « langue pure », le traducteur constate à chaque instant qu'elles divergent et que le vide grandit sous ses pas. Le dictionnaire bilingue est ce garde-fou raisonnable qui protège d'une telle vision : traduis, souffle-t-il à l'usager, aie confiance, il n'y a rien à voir, nul gouffre, nul monstre, nulle métamorphose n'obstrue le chemin lumineux sur lequel je te guide... Pourtant, à travers ce délitement il faut avancer malgré tout, passer et passer en force, se frayer un passage, pour rapporter quelque chose de cette cargaison soumise à une entropie inédite, préserver un *punctum* embrumé, une intonation, un phrasé.

Tout est opaque, nous naviguons à vue, sans radar ni logiciel de traduction automatique, avec les rames de l'expérience et de l'intuition, tels les naufragés du *Bateau ouvert* ou ceux de *Lost on the Grand Banks*, espérant envers et contre tout acheminer à bon port tout le *studium* et sauver quelque chose du *punctum*...

Alors, s'il ne passe qu'un sens très minoritaire dans la conception initiale du texte, le traducteur peut-il assumer cette ambition revue à la baisse,

cette humilité forcée, dénoncer l'illusion de l'équivalence généralisée tout en s'avouant battu d'avance, mais condamné aussi à « une obligation de résultat » ? Bref, en assumant l'imposture et l'impossible version avec lucidité et modestie, doit-il se définir en tant que faussaire ?

Certes, comme le faussaire, il œuvre dans l'ombre. D'ailleurs, on n'arrête pas de lui seriner qu'il est « un travailleur de l'ombre ». Pourtant, de plus en plus depuis quelques décennies, le rôle du traducteur est reconnu, à la fois juridiquement – il est le propriétaire légal de son texte –, littérairement et symboliquement. Et ce malgré des résistances tenaces et souvent inavouées, dont je dirai ici un mot à travers une nouvelle image : si l'auteur est la mère du livre, si l'œuvre est son enfant, alors l'éditeur est sans doute l'heureux père du rejeton. Où inscrire le traducteur dans ce triangle hermétiquement clos à toute intrusion ? Cet empêqueur de tourner en rond, cet inavouable pique-assiette, ce pirate dont les activités plus ou moins louches, en tout cas mal connues, fracturent le bienheureux triangle et troublent l'euphorie de la naissance, on peut se demander s'il n'est pas l'amant de la maman (l'auteur) qui fait un bébé (le texte traduit) dans le dos du papa (l'éditeur) ? C'est en tout cas inadmissible pour l'éditeur qui, encore trop souvent, n'a qu'une seule envie, bien sûr inavouable et d'abord à lui-même : faire rentrer sous terre l'intrus, le renvoyer à ses manigances, à son enfer intime, à son gouffre nauséabond, à son sous-sol obscur où grouille dangereusement la matérialité de langues non superposables, mais séparées d'une béance.

Néanmoins, le traducteur est visible, un peu. En cela, il ne ressemble pas tout à fait à l'amant du théâtre de boulevard, qui lui aussi doit duper son monde, mais dans la discrétion la plus absolue (sauf pour le public censé s'en amuser). Et le traducteur ne ressemble pas davantage au faussaire, lequel est par définition tenu à l'invisibilité absolue : un faussaire célèbre, c'est un faussaire en prison ou en cavale, donc condamné à l'inactivité.

Alors ? Ni passeur ni faussaire, le traducteur, selon Yves Bonnefoy, serait « le lecteur absolu ⁴ ». L'homme qui sait lire, non pas entre les lignes, mais dans les lignes et avec les autres lignes, celles du livre qu'il traduit, celles de l'auteur qu'il traduit, mais aussi celles des autres auteurs qui gravitent dans l'orbe de l'œuvre qu'il traduit. Néanmoins, c'est aussi quelqu'un qui écrit et qui publie, non pas sous son seul nom, mais sous ce vertige baroque qu'est la double signature, des textes.

La figure géométrique de l'ellipse, avec ses deux foyers, a constitué un scandale astronomique majeur qui a donné naissance au baroque et à son esthétique. L'âge classique se satisfaisait grandement de la figure,

autrement plus simple et rassurante, du cercle, avec son centre unique, immuable, royal. Le traducteur appartiendrait donc à l'âge baroque : la trajectoire du texte serait liée à deux pôles ou foyers, auxquels il serait relié par une équation variable selon une infinité de paramètres qui, à chaque instant, répondraient à la question : de qui est ce texte ? Qui en est l'auteur ? Qui le génère ?

Le texte original n'est pas seulement lu, « absolument » lu, pour reprendre la phrase d'Yves Bonnefoy, il est ensuite réécrit, remonté, reconstitué selon les modalités fluctuantes du tracé de l'ellipse. C'est une courbe fermée, dont la fin coïncide avec le début : il faut avoir achevé la traduction d'une fiction pour mettre la dernière main à la première page, pour que cette première page devienne réellement *lisible* dans la langue d'arrivée. Mieux, les retouches ou les remaniements apportés au début entraînent d'autres, de proche en proche ou de loin en loin, dans tout le corps du texte – lequel apparaît alors curieusement sans début ni fin, telle une courbe d'écriture continue, et le traducteur fait ainsi ses tours de piste, son circuit ou son périple, ravaudant çà et là l'ellipse du tissu du texte, retaillant et recousant sans fin, pour essayer de le présenter enfin, jetant alors l'éponge et décrétant arbitrairement l'ouvrage achevé – *comme neuf*.

Le traducteur serait ce jardinier qui, pour définir les limites de son parterre, fixe une corde à deux piquets, la tend et suit avec un troisième piquet les diverses positions du sommet du triangle sans cesse déformé. Ce tracé, cette trace continue, ce *style*, c'est le lieu géométrique de tous les points ainsi définis, le glissement régulier de la corde le long du troisième piquet mobile, une opération artisanale, parfois heurtée, ponctuée d'accidents, d'interruptions et de saccades, une opération qui résulte d'une ruse, d'un savoir-faire acquis pour relever un défi apparemment impossible : tracer cette courbe hérétique.

*  Texte communiqué par l'auteur à la suite de son intervention au séminaire Champ lacanien du 25 mai 2023 à Paris.

1.  Y. Bonnefoy, *L'Inachevable. Entretiens sur la poésie 1990-2010*, Paris, Albin Michel, 2016, p. 503.
2.  W. Benjamin, « La tâche du traducteur », dans *Œuvres I*, Paris, Gallimard, 2000.
3.  S. Crane, *Le Bateau ouvert*, P. Leyris trad., Paris, Éd. Sillage, 2005.
4.  Y. Bonnefoy, *L'Inachevable. Entretiens sur la poésie 1990-2010*, op. cit.

DE LA III^E CONVENTION EUROPÉENNE...

Marie-José Latour

*L'impératif du lien social, un impératif de politesse * ?*

Acte pris de ce petit clin d'œil reçu de « la grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois, et les fait, la main haute, obéir à ses lois ¹ », que peut nous dire, pour notre école de psychanalyse, ce mode de conjugaison que nous avons inscrit dans le titre de notre rencontre à Madrid ?

L'impératif, c'est en effet d'abord celui du verbe. Celui dont Lacan disait que l'expérience analytique l'avait retrouvé dans l'homme comme la loi qui l'a formé à son image ². Peut-être en avons-nous un peu perdu de vue l'importance, tout occupés à revenir d'avoir pris note, grâce à Lacan lecteur de Sade, de l'envers de l'impératif catégorique kantien, l'impératif de jouissance, et de nous en débrouiller.

L'impératif ne se conjugue pas à la première personne du singulier. Il est ce mode propice à indiquer un lien, soit-il celui qui relève d'un ordre ou d'une prière. Cet effet de lien tient à ce que le signifiant commande. Le signifiant est d'abord impératif, insiste Lacan dans son séminaire ³, pour dans les lignes suivantes nous inviter à nous apercevoir de quoi est fait ce lien social particulier, le discours analytique. Dans tous les cas, il ne saurait échapper à l'impératif.

C'est précisément ainsi que se formule la règle fondamentale du dispositif analytique : « Dites ! » Mais dire ce qui vient n'est pas si facile, parler « de » n'étant pas le propos essentiel dans une psychanalyse. Et parler « à » et parler « pour » produisent structurellement une mise en ordre. Dès que je parle, « c'est plus fort que moi, je m'ordonne », constatait Aragon.

Impératif paradoxal de la règle analytique qui invite à la désobéissance quant à cet effet d'ordonnancement et de commandement du langage et qui conduit tout droit à « offenser la grammaire », comme Molière le met en scène. Offense heureuse au regard de l'inconscient, au point que Lacan a pu

souhaiter éliminer la grammaire, lui préférant la logique, pour en spécifier la structure ⁴.

Aussi n'est-il pas étonnant de trouver dans les propos suivants cette remarque de Lacan, cette délicieuse référence aux *Bigarrures du seigneur des Accords*, écrites par un auteur français de la fin du XVI^e siècle, alors que la grammaire n'avait pas encore sa pleine charge, et qui, quatre siècles avant Freud, parvenait à dire « cette sorte de “flou” [...] dans [lequel] se spécifie l'inconscient toujours individuel ⁵. »

En effet, Lacan le remarquait à l'orée de son enseignement, à mesure que le langage devient plus général, il devient impropre à la parole et à nous devenir trop particulier il perd sa fonction de lien ⁶. De cette antinomie immanente aux relations du langage et de la parole, n'est-il pas attendu de celui qui l'a éprouvé dans son analyse et qui s'avance dans le dispositif de la passe quelque éclairage ?

Quand l'objet *a* tient la place du commandement ⁷, comme c'est logiquement le cas dans le discours analytique, il y a un possible effet de vide du mot lui-même qui permet de s'élargir quelque peu du commandement du signifiant.

C'est ce que pourrait indiquer ce qu'on appelle un impératif de politesse : veuillez prendre note que nous nous retrouvons dans la belle ville de Madrid dès le 14 juillet 2023.

*  Prélude à la Journée École de la III^e Convention européenne de l'IF-EPFCL qui s'est tenue à Madrid, le 14 juillet 2023.

1.  Molière, *Les Femmes savantes*, acte II, scène 6, dans *Œuvres complètes*, tome 4, Paris, Garnier-Flammarion, 1979.

2.  J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 322.

3.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 33.

4.  J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, leçon du 11 janvier 1977.

5.  *Ibid.*

6.  J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », art. cit., p. 298-299.

7.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 122.

Sophie Rolland-Manas

Solitude et lien social *

Ces deux termes peuvent *a priori* s'entendre dans une dimension opposée et contradictoire. Mais dans le champ de la psychanalyse orientée par le réel et dans l'expérience, c'est plutôt d'une articulation, d'un lien entre les deux qu'il s'agit.

La psychanalyse est une pratique solitaire où l'analyste fonctionne sans y être comme sujet. Il est seul dans son acte, dont il a fait l'expérience dans sa propre cure au moment du passage à l'analysé.

Pour autant, cette pratique n'est pas toute solitaire puisqu'elle ne se fait pas sans l'analysant. Elle s'établit dans un lien social à deux qu'est le discours analytique et qui se tisse tout au long de cette expérience unique. Une fois l'analyse terminée, marquée par la satisfaction de la fin, l'analysé peut choisir de sortir du discours analytique ou bien de le maintenir, d'en user, en changeant de place.

Le plus souvent, les analysés qui au terme de l'expérience ont rencontré leur « différence absolue », point de solitude radicale, choisissent d'occuper la fonction d'analyste et aussi de continuer un lien social dans une communauté de travail analytique et même au-delà de l'École, dans la cité dirons-nous. Ils y sont à la tâche de maintenir le savoir psychanalytique issu de l'expérience et tiré des élaborations des autres psychanalystes et aussi de quelques autres non-analystes.

Déjà dans « Fonction et champ de la parole et du langage », Lacan affirme que la fin de cette expérience intime qu'est l'analyse n'est pas si individuelle que cela puisqu'elle prend aussi une sorte de consistance dans le social et amène l'analysé à s'associer avec d'autres, et pas n'importe lesquels : « [...] la question de la terminaison de l'analyse est celle du moment où la satisfaction du sujet trouve à se réaliser dans la satisfaction de chacun, c'est-à-dire de tous ceux qu'elle s'associe dans une œuvre humaine ¹. »

Mais ceci se complique avec la question du savoir psychanalytique, car comment les psychanalystes entretiennent-ils des liens entre eux ? Eux qui savent que « ce savoir n'est pas portable, de ce que nul savoir ne puisse être porté d'un seul [...] D'où l'association du psychanalyste avec ceux qui ne partagent avec lui ce savoir qu'à ne pas pouvoir l'échanger. Les psychanalystes sont les savants d'un savoir dont ils ne peuvent s'entretenir ² ». Aussi, c'est probablement à partir de cette « position intenable ³ », de ce trou dans le savoir, de cet impossible que des liens sont possibles.

Ainsi pour chaque un, une solitude au cœur de l'expérience à laquelle s'articulent des liens sociaux spécifiques avec quelques autres. Ceci amène à dire que le psychanalyste dans sa solitude n'est pas *tout* seul, ni *le* seul. Et d'être seul dans son acte psychanalytique, il n'est pas pour autant seul à être seul.

Pour faire lien, terminons avec un énoncé de Lacan du séminaire *R.S.I.* : « Si j'étais le seul par exemple, tout ce que je dirais n'aurait aucune portée. C'est bien parce qu'il y a quelque chose que j'essaie de situer, sous la forme, sous les espèces du discours psychanalytique, à savoir que je suis pas seul à faire cette expérience, que grâce au fait que je suis comme tout le monde, je suis parlêtre, que grâce à ce fait je suis amené à formuler ce qui peut rendre compte de ce discours analytique, d'une certaine façon, bon ⁴ ! »

N'indique-t-il pas là la question de la responsabilité du psychanalyste à faire valoir le discours analytique pour faire durer la psychanalyse ?

*  Prélude à la Journée École de la III^e Convention européenne de l'IF-EPFCL qui s'est tenue à Madrid, le 14 juillet 2023.

1.  J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », 1953, dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 321.

2.  J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », 1967, dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 359.

3.  *Ibid.*

4.  J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 15 avril 1975.

Manel Rebollo

Vive les cartels de l'École * !

L'allégresse de ce titre, avec lequel s'est présenté notre nouveau CAOÉ (Collège d'animation et d'orientation de l'École) m'a permis d'écrire quelques lignes en prélude à la Journée d'École de notre III^e Convention européenne.

L'impératif du lien social, indispensable à la survie du petit d'homme, comme nous le rappelle Lacan depuis son « Stade du miroir... », et comme nous le dit Freud dans « Pourquoi la guerre ? », a amené le père de la psychanalyse, malgré « le malaise dans la civilisation », à fonder une association qui le reléguera à cette place. Lacan ne voulait pas d'une association, mais d'une école qui ne prenne pas la forme de l'Église ou de l'Armée – institutions que Freud, dans son œuvre, déclarait peu enclines à la psychanalyse. Lacan a fini par dissoudre son école, car elle ne répondait pas à ses attentes. Puis il y eut d'autres tentatives de ses disciples pour trouver de nouvelles institutions pour « penser la psychanalyse » et la faire avancer, sans les stagnations qui l'ont si souvent caractérisée. Au nombre de ces institutions, il y a lieu de compter notre EPFCL.

Lacan a inventé deux dispositifs originaux pour son école : la passe et le cartel. D'abord le cartel, petit groupe de travail avec lequel Lacan répond à « l'impératif du lien social » par une modalité associative dont le noyau est « penser la psychanalyse » à partir du transfert de travail, et pour le cartel il invente sa formule : quatre se rencontrent et choisissent un plus-un, qui doit veiller à ce que le travail de formation ne reste pas relégué à d'autres phénomènes transférentiels typiques des groupes humains. La dissolution en un an – deux au maximum – et la permutation de ses membres dans de nouveaux cartels représentent une manière de faire en sorte que le désir s'oppose aux passions (amour, haine, ignorance...), si meurtrières dans les liens interhumains.

Malgré les nombreux paris concernant le cartel, présent dans de nombreuses institutions psychanalytiques différentes – pas seulement des

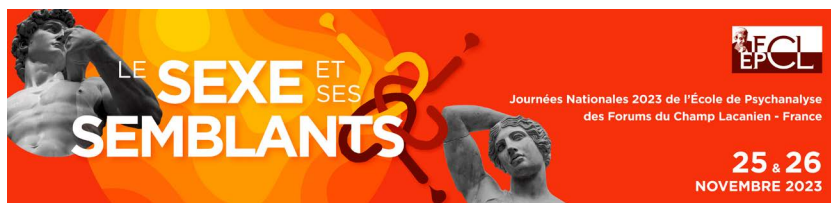
écoles – d’inspiration lacanienne, son mode de présence dans l’activité de formation analytique revient souvent à être mis en cause.

Dans cette situation, nous avons soutenu la formation de « cartels d’École intercontinentaux et bilingues » pouvant aspirer à promouvoir le travail d’élaboration et de transmission de la psychanalyse dans son contexte international, ce qui est la caractéristique qui distingue notre école de celle fondée par Lacan puis, par lui, dissoute.

Bien que le discours du maître imprègne inévitablement nos institutions (IF et EPFCL), nous sommes persuadés que les cartels – abris du discours hystérique, avec leur production de savoir – insufflent un nouveau souffle, « libidinisent » pour ainsi dire la transmission de la psychanalyse. Ainsi, nous espérons que les cartels auront une longue vie et feront vivre notre école à partir de leur structure décomplétée par la plupart des Uns qui, bien qu’ils puissent être n’importe lesquels, doivent être quelques-uns, Un par Un, pour s’assurer que la « psychanalyse pensante » se perpétue.

*  Prélude à la Journée École de la III^e Convention européenne de l’IF-EPFCL qui s’est tenue à Madrid, le 14 juillet 2023. Traduction : Marie-José Latour.

... AUX JOURNÉES NATIONALES 2023



« Le sexe et ses semblants »

Argument

Être dit homme ou femme n'est pas garantie d'identité sexuelle et n'assure pas le sujet de son être sexué. Se ranger dans cette partition qui semble fondée sur la biologie peut s'accompagner d'un malaise, voire plus. Serait-ce parce qu'il s'agit de définir qui on est, sexuellement parlant ? Selon Lacan, ce qui définit l'homme et la femme, c'est de *faire signe* à l'autre sexe, indépendamment de l'anatomie. Cette approche place d'emblée les sujets dans la dimension du semblant, qui relève, entre autres, de l'imaginaire.

La parade sexuelle

Pour éclairer cette dimension du semblant, Lacan fait référence à la parade – la mise en scène de la séduction dans le monde animal : si « le comportement sexuel humain consiste dans un certain maintien de ce semblant animal », par des échanges de signes de part et d'autre, il va s'en différencier dans la mesure où pour l'être parlant le semblant sera « véhiculé dans un discours ». « Aux limites du discours [...] il y a de temps en temps du réel ¹. » Quand le discours défaille, alors peut surgir de la violence sexuelle.

Les discours sur le sexe

Dans nos sociétés, indépendamment de la promotion de discours qui cherchent à repousser les impossibles, c'est bien entre le réel du sexe et ses semblants que se trouvent les enjeux concernant les êtres parlants dans leur rapport à la sexualité et à la sexuation.

Avec le concept de sexuation, Lacan reconsidère la question du choix du sexe, distinguant la différence anatomique de la subjectivité sexuée par laquelle sont concernés tous les sujets dans leur rapport au langage.

La question transgenre, très actuelle dans toutes ses variations et combinaisons, serait-elle un paradigme des temps modernes susceptible d'interroger le réel du sexe et les rapports au semblant ?

Dans son enseignement des années 1970, Lacan évoque l'articulation du réel et du semblant et recommande la lecture de *Sex and Gender* (1968) de Robert Stoller. Les questions autour de l'identité sexuelle, du choix d'objet, du désir et des divers modes de jouissance datent de toujours et font impasse pour les hommes et les femmes, ce qui nous invite à réfléchir au mouvement transgenre qui s'est largement répandu depuis ces dernières décennies. Ce qui était de l'ordre d'une *théorie* est devenu aujourd'hui une *réalité* sociale et politique des sociétés démocratiques. Une réalité qui interroge et interpelle les règles, les lois et les liens éthiques entre les sujets.

La question du sexe et la clinique analytique

Si les interrogations du masculin et du féminin font toujours l'actualité de notre clinique, les psychanalystes, mais aussi les professionnels du champ médical et social se trouvent de plus en plus sollicités dans leur pratique par ceux pour qui pose question le rapport au genre. Dans la clinique, l'identité sexuée peut se présenter comme une revendication ou être source d'une immense souffrance. Outre la quête d'une reconnaissance, très active, ne pourrait-on pas y voir une recherche de nomination ?

Le réel du sexe

Pour les psychanalystes, la question chère à Freud de la pulsion sexuelle reformulée par Lacan comme la réalité sexuelle de l'inconscient a suscité refus, rejet, division, ruptures et avancées significatives. Comment dans la société contemporaine s'entend l'impossible complémentarité de jouissance entre les sexes : le « il n'y a pas de rapport sexuel » amené par Lacan ?

Ce dernier, dès 1953, invitait le psychanalyste à « rejoindre à son horizon la subjectivité de son époque ² ». Le questionnement d'aujourd'hui sur les genres pourra-t-il nous éclairer sur la manière singulière qu'a chaque être parlant de s'arranger avec le réel du sexe ? Les Journées nationales de l'EPF-CL-France – « Le sexe et ses semblants » – seront l'occasion d'en débattre.

La Commission scientifique

1.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2007, p. 32.

2.  J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage » (1953), dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 321.

Éliane Pamart

Colette et *la malédiction sur le sexe* *

Colette (1873-1954) aurait eu 150 ans le 28 janvier 2023, occasion de revenir ou de découvrir son œuvre et sa vie qui sont intimement liées.

Contrairement à ses contemporains comme Gide et Proust, elle ne bénéficiait d'aucune rente ; divorcée à deux reprises, elle réclamait la liberté de son corps, de sa sexualité, de sa plume.

Paradoxalement, si elle a tenu le haut de l'affiche des manuels scolaires par des dictées issues de ses textes, elle faisait l'objet d'une interdiction de lecture auprès des jeunes filles de bonne famille. En effet, ses écrits étaient jugés immoralistes, susceptibles d'éveiller la sensualité des jeunes filles, notamment son premier roman, *Le Blé en herbe*, qui sera porté à l'écran par Claude Autant-Lara dès 1953.

Dans sa recherche de l'amour, elle a rencontré des personnages plutôt hauts en couleur, dont son premier mari qui l'a mise au travail de l'écriture pour en tirer les bénéfices.

Bien qu'elle ne se soit jamais revendiquée féministe, elle n'a pas cessé de poser des actes tant dans sa vie que dans son écriture qui permettraient de l'identifier comme une avant-gardiste du discours féministe. Elle fait partie de ces femmes qui se sont imposées par leur engagement dans leur art, acquérant leur indépendance matérielle et défendant la nécessité d'une chambre à soi bien avant la parution du livre de Virginia Woolf en 1929.

Après le divorce d'avec son premier mari, Willy, en 1905, elle joue la pantomime, fait scandale sur scène car elle embrasse sa partenaire et compagne Missy, puis se produit à demi nue au Bataclan. Elle poursuit sa carrière de comédienne de music-hall avant de devenir une journaliste très appréciée durant la Première Guerre, se rendant sur le front pour ses reportages.

Dès 1914, elle est sensible à la condition des femmes qui sont amenées à remplacer les hommes dans l'industrie et les campagnes. Elle infléchit la

politique en faveur des femmes violées des régions occupées, en prenant fait et cause dans un article intitulé « L'enfant de l'ennemi ».

Elle dénonce les avortements clandestins dans *Gribiche* (1937), comme l'hypocrisie face à l'inceste dans les campagnes françaises dans une autre nouvelle que Gide acclame dès sa parution.

Elle devient l'autrice reconnue de ses textes, figurant comme l'une des femmes de lettres les plus célèbres en France et dans le monde entier. Sa célébrité sauvera même son troisième mari de la déportation en 1942.

Tout comme George Sand (1804-1876), elle a porté le pantalon alors que cette pratique était interdite et encadrée depuis novembre 1800 par une loi qui s'intitulait : « Ordonnance concernant le travestissement des femmes », qui stipule que « toute femme désirant s'habiller en homme » doit en demander l'autorisation au préfet de police. Cette ordonnance est partiellement levée par deux circulaires datant de 1892 et 1909 et ne sera définitivement abrogée qu'en 2013.

Cette notion de « travestissement » intégrée pour la première fois dans un texte de loi pour le port d'un vêtement usuellement porté par les hommes visait à limiter le travail des femmes à l'extérieur du foyer. Étymologiquement, « travestir » vient de l'italien *travestire* qui signifie changer de vêtement pour ne pas être reconnu, puis devient se déguiser, et enfin dénaturer, défigurer. À partir du ^{xx}e siècle, il désigne un homosexuel habillé en femme.

Colette a rompu avec les traditions, les contraintes imposées aux femmes de son époque, bravant les codes sociaux et leurs semblants. Elle se plaisait en compagnie des femmes, et a connu la passion amoureuse tant avec des hommes qu'avec des femmes (travesties en homme ou pas).

Son livre *Ces plaisirs*, paru en 1932 et réédité sous le titre *Le Pur et l'Impur* en 1941, est consacré à la sexualité féminine et à l'homosexualité, alors que la devise affichée durant ces années est plutôt « Travail, famille, patrie ».

Le succès de ce livre est immédiat. Elle s'entretient tantôt avec un Damien, don Juan qui dénigre ses partenaires ; tantôt avec une femme mûre, feignant d'être comblée par un jeune amant ; ou bien encore évoque une Chevalière qui vient « s'encanailler comme un prince ¹ » ; sans oublier ces cœurs purs qu'elle idéalise dans ce couple de Ladies of Llangollen.

Face à ces différentes modalités de la jouissance des femmes, « ces plaisirs, qu'on nomme, à la légère, physiques ² », Colette dépeint avec subtilité la tristesse de ses personnages qui font valoir l'inexistence du rapport

sexuel, quelle que soit leur orientation sexuelle. Ainsi, elle écrit au début de ce roman : « La figure voilée d'une femme fine, désabusée, savante en tromperie, en délicatesse, convient au seuil de ce livre qui tristement parlera du plaisir ³. » Elle se fait ici clinicienne d'un Paris silencieux où les plaisirs et les dangers se côtoient chaque nuit.

Elle nous fait entendre les revendications de Damien concernant ses rencontres avec les femmes : « De quel droit ont-elles eu toujours plus que moi ? Si encore je pouvais en douter. Mais je n'avais qu'à les voir... Leur plaisir n'était que trop vrai. Leurs larmes aussi. [...] Être leur maître dans le plaisir, mais jamais leur égal... Voilà ce que je ne leur pardonne pas ⁴. » Damien dit la jouissance féminine qui lui échappe dans des étreintes où il veut rester le maître d'une jouissance phallique. Colette conclut : « Il accordait au plaisir qu'il donnait un crédit illimité. L'obsession de la puissance égalerait-elle, pour un amant, l'obsession de l'impuissance ⁵ ? »

Puis, elle aborde sa propre question concernant les genres : « J'aurais secrètement bien voulu être une femme ⁶. » « Que j'étais donc timorée, que j'étais femme sous ma chevelure sacrifiée, quand je singeais le garçon ⁷ ! » À faire semblant d'homme, elle n'en rêve pas moins d'être femme, ce qui résonne en psychanalyse comme une structure bien connue depuis Freud où l'hystérique fait l'homme.

Cependant, elle distingue le travestissement comme jeu de séduction ou prestance phallique du « véridique hermaphrodisme mental ⁸ ». Ici, elle fait allusion à son amie Missy qui, jusqu'à son suicide, n'a cessé de déplorer sa condition de femme alors qu'elle n'aspirait qu'à vouloir être homme. Avec son style, Colette trouve dans cette formule ciselée une manière de serrer cette question qui nous occupera lors de nos journées sur le sexe et ses semblants les 25 et 26 novembre prochains.

Colette est élue à l'unanimité à l'académie Goncourt en mai 1945, puis élevée au grade de grand officier de la Légion d'honneur en 1953 à l'occasion de ses 80 ans, malgré son passé de lesbienne, comme le soulignera son ami Cocteau.

*  J. Lacan, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1974, p. 50. Voir également A. Izcovich, *La Malédiction sur le sexe*, Paris, Stilus, 2017.

1.  Colette, *Le Pur et l'Impur* (1941), Paris, Le Livre de poche, 1988, p. 65.

2.  *Ibid.*, p. 37.

3.  *Ibid.*, p. 27.

4.  *Ibid.*, p. 48

5.  *Ibid.*, p. 56.

6.  *Ibid.*, p. 57.

7.  *Ibid.*, p. 63.

8.  *Ibid.*, p. 58.

Bernard Brunie

Ouvrir le bal

Avec le thème de nos journées, est mis en exergue un concept complexe développé assez tardivement par Lacan dans son enseignement et comme souvent avec tout son poids sémantique : le semblant.

Dans ce que j'ai pu trouver, hormis à propos de l'objet dans le schéma optique avec le montage spéculaire hétéroclite image réelle/image virtuelle, c'est essentiellement dans le *Séminaire XVIII* qu'il va lui donner sa substance ¹. Le signifiant est au principe du semblant, du fait du langage lui-même : il représente ou désigne mais n'est pas la chose. Le semblant, lui, fait signe : les météores comme prototypes de semblant dont le plus caractéristique, le tonnerre, montre combien il est lié au discours.

Avec l'émergence du discours de l'inconscient, Freud va révéler une autre fonction du signifiant en lien avec le refoulement, qualifié de sexuel en ce qu'il concerne les rapports de l'homme et de la femme mais d'une autre teneur que la reproduction biologiquement sexuée, et introduisant à une approche différente de la notion de vérité.

Le semblant, nécessaire au discours, se repère comme qualifiant une place dans le discours que le signifiant peut occuper, mais aussi comme essentiel à désigner la fonction primaire de la vérité.

Ou, comme l'évoquent les associations d'un analysant à propos d'un rêve de maison basée « sur le corps d'une église... j'avais jamais pensé que ça ressemblait à un corps, une église... », lieu où formes et signifiants se lient, entre autres ².

Quand le semblant monte sur scène, il fait exemple, peut entraîner passion... Quand le discours défaille à faire tenir le même semblant, il peut y avoir du réel.

Un évènement récent ³ médiatisé notamment sur Twitter – fenêtre de notre époque – me paraît propice à en poser quelques linéaments. Il s'agit d'une vidéo nous montrant un homme qui, sur le parvis d'une église et sur

fond musical, se met à danser seul devant le cercueil de sa femme décédée tragiquement, bientôt rejoint par d'autres, en couple ceux-là, pour une danse que certains ont éprouvée comme émouvante en en soulignant la beauté, d'autres comme déplacée.

Il danse en dessinant l'espace d'un partenaire mais un espace vide de partenaire avec des postures qui peuvent parfois évoquer « l'homme qui chavire ⁴ », sculpture de Giacometti.

Cette scène prend à contre-pied le *pathos* attendu dans une telle circonstance et c'est en ce sens qu'elle peut nous intéresser. Elle est profondément humaine dans cette mobilisation de semblants à la fois polysémiques tout en restant insaisissables.

On pourrait par exemple évoquer le bal, lieu emblématique de la parade ici vacillante sur sa finalité. Mais aussi le semblant de partenaire dans une constellation tout à fait étrange – le parvis, l'enlacement, ce singulier corps à corps, le cercueil... trace d'une autre scène qui n'est pas sans donner sens à la présente.

Il y a de l'intime en jeu mais aussi de la pudeur là où l'obscénité de la médiatisation aurait pu prévaloir. Le semblant est sur la scène, la mise en scène comme discours faisant tenir l'ensemble. Mais il y a des failles, des décalages pointant les limites de cet ensemble et peut-être par là participant à capturer le regard objet de la médiatisation ?

Si ce petit aperçu peut nous donner à réfléchir sur ce que l'on entend par semblants et par structure, notamment à partir de l'effet produit dans la dimension du décalage, du bougé que cette scène introduit, il ne nous dit rien de la nécessité subjective à laquelle elle renvoie, là où le psychanalyste pourrait être concerné.

1. ↑ Pour ces quelques lignes et les suivantes, voir J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2007, leçons des 13 et 20 janvier 1971.

2. ↑ La poursuite du travail de cet analysant permettrait aussi d'en inférer le « lieu de l'Autre de la vérité » tel qu'amené par Lacan dans la leçon du 17 février 1971 (*ibid.*, p. 64-65), à propos de la « demansion de la vérité ».

3. ↑ https://twitter.com/Bleu_Basque/status/1631672385228120065?lang=fr

4. ↑ <https://www.museeegrantet-aixenprovence.fr/fileadmin/mediatheque/collections/cezanne-giacometti/homme-meyer.jpg>

ADOLESCENCE, SEMBLANTS ET SEXUATION

Dominique Touchon Fingermann

Adolescence : les corps bouleversés

Le sujet prend corps par la grâce d'un nouage du réel, de l'imaginaire et du symbolique, qui en général suffit à le faire bien se tenir. Dès le début, le petit OM *s'Uncorpore* du fait de l'incarnation du signifiant de l'Autre et depuis le corps à corps avec l'autre, partenaire de l'amour et du hasard. En général, cela suffit à la bonne tenue RSI, ça retient invisiblement le corps tressé (stressé) entre l'Un et l'Autre.

Mais rien n'arrête vraiment le mystère du corps parlant, et de temps à autre ça s'échappe, transpire, bourgeoine, éclate, élabousse, ne tient plus en place. Il y a discord, désaccord et bien des discordes en suites : l'en-corps ne tient plus la corde du nouage RSI.

Les « événements de corps » viennent faire « dire » de ce qui n'a ni queue ni tête, pas de sens, soit l'ab-sens/ab-sexe, ce qui ne consent plus à se taire, et l'en-corps fait résonner son mystère par la voix de la répétition. Encore ! et ce soupir bien entendu résonne comme l'écho du dire que la demande ferait presque oublier.

La psychanalyse n'a qu'un médium, la parole de l'analysant qui s'adresse à un Autre supposé l'entendre au creux de ses mots. Cette pratique du bla-bla l'entraîne dans une certaine topologie, qui au bout du compte le fera bien... dire. C'est ainsi que cette fiction dirigée a prise sur le corps, et pas seulement pour de semblant. Les effets des tours dans les dits sur le symptôme, les pulsions, la répétition, bref sur la jouissance, comme autant d'échos dans le corps du fait qu'il y a un dire, nous le prouvent encore et encore ¹.

Encore, le titre du *Séminaire XX* de Lacan, nous présente d'un seul coup de *lalangue* qu'il y a du dire en plus et qu'il tient au corps parlant de le faire dire dans les surprises de *lalangue*. Pour un instant, elles suspendent la méprise des semblants, et autres jouis-sens. Le corps, en-corps, c'est là où gîte la jouissance, là où s'agite une jouissance opaque corrélative à l'ab-sens, ab-sexe. « Où est-ce que ça gîte la jouissance ? Qu'est-ce qu'il lui

faut ? Un corps ² » : un en-corps excède le hors-corps de la jouissance phallique et pulsionnelle.

Encore, de nouveau, quelque chose ne cesse pas de s'écrire – ré-pétition de l'urgence d'une satisfaction. Il y a une articulation, un lien, entre la modalité logique nécessaire de la répétition, quelque chose qui ne cesse pas de s'écrire, et le corps. Le trauma, événement contingent (*ce qui cesse de ne pas s'écrire*) sur le corps, est la marque d'origine, le point de départ de *ce qui ne cesse pas de s'écrire*. Qu'est-ce qui s'écrit soudain de *ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire* ? L'en-corps est raviné par l'Autre et ça *ne cesse pas de ne pas s'écrire*, l'organisme est transformé en corps.

Mais comment se précipite le corps de l'Un depuis le corps de l'Autre, comment se fait l'Un dans l'Autre ? Comment finit-on par remarquer que l'en-corps marqué « par les ravinelements qui s'y tracent de par le lieu de l'Autre » est bien Un, *uncor* ? Comment finit-on par écrire la trace comme un trait, et remarquer, distinguer que la trace, « pure différence », est un trait distinctif unique d'une singularité ?

Ce mystère du corps parlant logé dans les plis du corps que trahit *lalangue* n'attend pas le nombre des années pour se faire re-marquer, autrement dit, ne pas se faire oublier. Mais il y a des moments cruciaux, car bouleversant les semblants et ses repères symboliques et imaginaires : la sortie de l'enfance est un de ces moments où s'agit la jouissance.

L'adolescence met le corps dans tous ses états. On dit que c'est une crise identitaire, oui, mais qui a lieu du corps, car il n'est plus sage dans son image, et ses circuits pulsionnels ont perdu leur boussole. L'adolescence est un de ces temps où peuvent faillir le semblant et la retenue phallique qui faisait *s'embler* le corps : le sujet peut y perdre la tête, ou simplement s'embrouiller. Souvent ces sujets font appel à nous, directement ou indirectement, dans ce moment critique de l'accord perdu avec ce qui, cahin-caha, donnait la forme et le sens de l'enfant qui deviendrait grand. Ils sont ficelés ou explosés, mutiques ou tonitruants, en excès ou en retrait. Ils ne passent pas inaperçus, et même ceux qui voudraient n'avoir l'air de rien sont dans la « monstration » de ce mystère où la plupart du temps se terre le monstre de leur enfance, qui soudain leur serre le cœur, en plein corps.

Pour beaucoup, presque tous, la différence absolue, qui est leur marque d'origine, lieu d'une jouissance opaque qui depuis toujours ne faisait aucun sens, se remarquait avec insistance comme inadéquation, gaucherie, anomalie inavouée ou secrètes monstruosité.

Le corps adolescent et les bizarreries de sa croissance lunatique et de ses excroissances capricieuses viennent soudain donner forme précaire et

fallacieuse à la « différence absolue ³ ». Ce quiproquo leur fait rechercher désespérément leur différence identitaire dans les petites différences qui font les liens identificatoires les plus surprenants : la bande de filles, les rejetés, les anorexiques, les trans, les non-binaires, etc., les PMD aussi, les bipolaires, les Aspergers, les TDAH, les *bad boys*, etc.

Mais c'est évidemment vers la différence des sexes et l'énigme de leur impossible rapport que tend tout d'abord la recherche de réponse à leur identité en rade : faire Un avec le deux !

Mais comment faire ? Pas de conseil, pas de mot dans le dictionnaire qui explique cela, pas d'initiation à ce mystère et les théories sexuelles infantiles sont dépassées par les événements ! « J'ai parcouru le Dictionnaire Meyer de A à Z. Des mots – rien que des mots, des mots ! Pas la moindre explication claire. Ô cette pudeur ! À quoi bon un vocabulaire qui, sur les questions les plus pressantes de la vie, ne répond pas ⁴ », s'écrie Moritz, héros malheureux de la tragédie enfantine de Wedekind.

Pas de mot, mais par chance, il y a les rêves qui délient la *lalangue* et vont plus loin que l'imaginable et le pensable, car « l'impasse sexuelle secrète les fictions qui rationalisent l'impossible dont elle provient ⁵. »

L'Éveil du printemps de Frank Wedekind nous montre diverses modalités des bouleversements du corps de cet âge dit ingrat et les fictions frayées par les rêves qui se forment alors pour détromper l'impasse. Nous pouvons recueillir dans leurs répliques quelques perles de la sueur de leur intranquillité.

C'est bien le cas de Moritz, effrayé car il ne sait quoi penser de ce qui lui arrive : « les excitations mâles » qui l'avaient « touché comme la foudre ⁶ ». En effet, explique-t-il : « Aujourd'hui, je puis à peine parler avec la première fille venue sans penser en même temps à quelque chose d'abominable, et – je te le jure, Melchior – je ne sais pas *quoi* ⁷. »

Le manque de l'Autre à l'égard du sexe ne lui laissera pas faire l'expérience du corps à corps où ce qui n'a pas de nom pourrait tout de même avoir lieu. À la croisée des chemins, il choisit de ne pas être dupe (« Ne jouez plus ce jeu insensé avec le mensonge ⁸ ! ») et de ne pas partager avec Ilse les délices priapiques dont elle fait la réclame. Sa jouissance finale sera celle de mettre son corps hors jeu.

L'ami Melchior, lui, n'a pas honte de ses excitations mâles. Pour mieux en profiter, il se fera la dupe de ce qu'en racontent les copains, se laissera enseigner par ses rêves et apprendra de Wendla ce que femme veut. Ainsi averti du non-rapport, il en fera l'expérience et choisira le semblant phallique.

Wendla essayera tout d'abord de lire cet événement de son corps dans le miroir qui reflète le regard de sa mère : il y a de l'excès (*exsexe*), ça déborde de partout. Elle y trouvera la confirmation de son incongruité et, faute de mots, elle en trouvera la forme dans les bizarreries de la jouissance, celle qui s'indique dans « On bat un enfant » et que Martha, elle, partage avec ses parents. Ça sera sa réponse à elle au « pas de rapport », son corps en sera marqué, à mort.

Ilse, quant à elle, ne craint pas de faire de son corps ce semblant d'objet qui la réalise ainsi sautillante au gré de la danse, cadence et décadence des partenaires qui ne sont pas sans l'avoir et à qui elle en fait voir de belles.

Jeannot et Ernst, eux, se laissent faire, laissant le hasard de la rencontre des corps, qui se frôlent et ne s'affolent pas, goûter à ce qu'ils ont de mieux à faire pour l'instant. C'est toujours ça de pris – semblent-ils dire – sur le mystère du corps parlant !

Les adolescents de Wedekind nous enseignent, tout comme ceux que nous écoutons, que le mystère du corps parlant a de la chance quand « son creux toujours futur ⁹ » peut résonner en topant sur l'Autre du sexe, qui ne fait pas rapport mais peut faire *bon-heur*, c'est-à-dire donner un peu de corps à un peu de la jouissance opaque qui les étreint.

1. ↑ Encore : adverbe de temps du latin *hinc ad hora*. Encore au XII^e siècle se disait *uncor*, ce qui pour nous résonne comme « un corps » et nous fait instantanément nous interroger sur ce qui fait le Un du corps, dans ce que nous entendons comme répétition. Y a-t-il de l'identité dans le corps, dans ce qui du corps se répète, pour ne pas pouvoir se lier, et faire rapport avec l'autre ?

2. ↑ J. Lacan, *Je parle aux murs*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 28.

3. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 248.

4. ↑ F. Wedekind, *L'Éveil du printemps*, Paris, Gallimard, 1974, p. 24.

5. ↑ J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 532.

6. ↑ F. Wedekind, *L'Éveil du printemps*, *op. cit.*, p. 22.

7. ↑ *Ibid.*, p. 24.

8. ↑ *Ibid.*, p. 58.

9. ↑ P. Valéry, « Le cimetière marin », dans *Œuvres complètes*, t. 3, Paris, Éditions de la N.R.F., 1933, p. 157-163.

Marie Selin

Imaginaires du corps à l'adolescence *

L'adolescence n'est pas un concept psychanalytique. C'est dans la Rome antique qu'apparaît le mot *adulescens* ou *adolescens*, participe présent de *adolescere*, qui veut dire grandir. Le terme daterait de 1327, selon les sources du *Petit Robert*, et serait emprunté au mot latin *adolescens*. C'est à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle que naît véritablement le concept.

Ce que nos sociétés désignent par le terme adolescence correspond à ce moment de grands bouleversements physiques, anatomiques, mais aussi de grands remaniements psychiques où le sujet aura à se faire, contre vents et marées. On pourrait dire alors que le réel de la puberté a pour conséquence les mouvements psychiques de l'adolescence, marqués par des enjeux symboliques et imaginaires.

Peu à peu, ce concept d'adolescence se déplace dans le champ de la psychologie. Il désigne alors les effets subjectifs des métamorphoses de la puberté, avec leur cortège de symptômes plus ou moins bruyants. Pour autant, nous nous garderons d'en faire un concept clinique, puisqu'il n'y a pas une adolescence, mais des adolescents et des adolescentes, qui feront de ce moment une traversée singulière.

Cette traversée où la mer n'est pas étale se caractérise, d'une part, par la réactualisation de la séparation avec l'Autre. Cette réactualisation en passe par une désidéalisée des imagos parentales qui entraîne le sujet adolescent dans une spirale d'ambivalence, où l'amour et la haine s'entremêlent et ouvrent sur des affects de tristesse liés à la culpabilité de (dé)laisser le parent. D'autre part, se produit la rencontre avec l'Autre sexe et le choix d'une position sexuée qui passe par se faire un corps, se-parer d'un corps comme lieu d'une identité. Le corps devient support d'identité d'un sujet en devenir, qui aura à assumer son destin d'être sexué.

Peut-être oublions-nous trop souvent que le corps sert de traçabilité au sujet, qu'il est le lieu de sa marque visible et singulière, depuis la

maternité, où est attaché un petit bracelet avec nom et prénom pour distinguer ce corps, jusqu'à la morgue, où pour identifier un sujet on va reconnaître son corps. De la naissance à la mort, on ne se débarrasse du corps et c'est sans doute cela qui agite les corps pubertaires. Ces corps incendiaires se posent comme une donnée immédiate, envahis par une jouissance inédite qui cherche à s'arrimer au symbolique tout en se cognant aux trous du symbolique : le sexe, la mort et pour certains l'amour.

Le corps est souvent mis en jeu : par son effacement dans le cas de l'anorexie, son comblement dans le cas de la boulimie, les scarifications ou les mutilations souvent présentes qui viennent circonscrire la jouissance. Apparaît la transe des corps agités par une jouissance qui se fait éruption et effraction. Alors, pour parer à cette transe, on se pare des habits de l'autre sexe, comme pour échapper à ce à quoi nous assigne notre destin d'être parlant. Des corps se font en transit, en transition, ajournant l'acte sexuel et mettant à distance le corps sexué de l'Autre.

Ainsi, les sujets adolescents seraient traversés par cette question existentielle, car la question du corps se noue au réel du sexe, au sentiment d'être vivant, à l'image et à l'inscription dans une histoire. Moment de nouage, pourrait-on dire, où il s'agirait de faire ex-sister le corps pour se sentir vivant, pour apparaître comme ex-sistant sous le regard de l'Autre, en somme, pour se faire exister aussi au champ de l'Autre comme corps... et dans les meilleurs des cas, comme corps désirable et aimable.

Il y a donc cet enjeu existentiel qui ne va pas sans la mise en jeu du corps, avec toute l'équivocité que peut comporter le signifiant « mise » avec l'engagement du sujet, qui ne va pas sans le réel du corps : sa forme, son poids et sa jouissance inédite, indicible, qui vient trouver le sens.

Mais cette jouissance, toujours difficile à circonscrire, n'a pas le même relief en fonction de la position subjective déjà là. Voilà pourquoi je propose de soutenir que ce moment particulier qu'on désigne par le terme adolescence permet une clinique de la structure subjective que ce moment vient révéler.

La puberté met donc en avant le poids du réel du corps, ainsi que la jouissance qui tout à coup fait irruption et s'impose, avec ce que Freud désignait comme *un état de tension de l'excitation sexuelle* ¹, état de tension qui cherche à se satisfaire. Mais elle met aussi en scène le corps comme image, avec tout l'imaginaire qui se déploie autour de ce corps, quand il peut se déployer.

En effet, les remaniements imaginaires conséquents au hiatus entre les métamorphoses du corps imaginaire et les signifiants sur lesquels le sujet s'appuyait, l'irruption de la jouissance qui fait trou dans le symbolique, tout

cela comporte des incidences subjectives en fonction de la structure déjà là, soit de la position du sujet par rapport au langage.

S'ouvre un temps erratique d'angoisse, où se crée une déchirure entre le sujet soumis aux signifiants véhiculés par les normes culturelles, sociales et familiales d'un côté, et de l'autre le sujet aux prises avec la pulsion. Mais l'adolescent reste perméable aux signifiants de l'époque, quand bien même il s'agit d'une époque où prolifère le discours capitaliste, qui présente le corps comme un objet retouchable, au sens d'y apporter des retouches, comme pour un vêtement qui ne sied pas tout à fait, modifiable, transformable par les techniques et même resexualisable. Or, il y a pour nous, analystes, à entendre les phénomènes de corps qu'ils expérimentent et subissent. Entendre suppose d'entendre ce qui se dit derrière ce qui s'entend ² d'être énoncé, sans donc se précipiter pour prendre à la lettre ce qui se dit, parce que les dits véhiculent la jouissance du sujet avant d'articuler une demande. L'analyste a là sa part de responsabilité. C'est ainsi que Colette Soler souligne ce fait « que l'on parle dans l'analyse, non sans la contribution de l'analyste pour faire ex-sister le dire de jouissance ³ ».

Ni Freud ni Lacan n'ont parlé de l'adolescence, tous deux se sont davantage intéressés au réel en jeu à cette période de la vie, aux métamorphoses de la puberté qui entraînent l'éveil des rêves.

C'est qu'à cette période de la vie se produit le premier grand bouleversement du corps, faisant que le sujet ne s'y reconnaît plus tout à fait. Il est, comme on dit, « en transition » et chaque sujet va devoir inventer ses solutions pour répondre à cet impossible de faire Un avec l'Autre sexe, et conjointement, pour faire avec le manque dans l'Autre (ce dernier va déchoir de la place idéale où le plaçait le sujet enfant).

Cette période ouvre donc sur un grand remaniement, au joint le plus intime du sujet. Dans sa leçon du 13 janvier 1976, Lacan déclarait : « Le parlêtre adore son corps, parce qu'il croit qu'il l'a. En réalité, il ne l'a pas, mais son corps est sa seule consistance, consistance mentale bien entendu car son corps fout le camp à tout instant ⁴. » Le sujet adolescent, dans ses multiples protestations, fait monstration de ce que pourrait être un corps qui se tienne puisqu'il a à charge de se construire un corps sexué pour entrer dans le commerce avec l'Autre sexe.

Freud ou la découverte de l'objet sexuel

Dans ses essais sur la théorie sexuelle, Freud aborde les métamorphoses de la puberté. Il pose que la puberté est ce moment où « s'est constitué un appareil d'une grande complexité ⁵ », prêt à être utilisé. Il y a donc, d'une

part, ce versant biologique et organique impliquant le réel du vivant comme tel. Mais Freud désigne aussi ce moment comme un franchissement où « la pulsion sexuelle qui était jusqu'ici autoérotique va découvrir l'objet sexuel ⁶ ». Il s'agit donc d'un mouvement qui amène le sujet à passer du dedans au dehors, soit de l'auto à l'hétéro.

Jusqu'à l'adolescence, la sexualité est partielle et l'enfant pervers polymorphe a une sexualité qui n'en passe pas par l'Autre.

Dans les pas de Freud, nous pouvons considérer que la latence correspond à un arrêt relatif de la croissance physiologique, mais je dirai aussi que la latence est ce moment de recouvrement des désirs incestueux qui permet une nouvelle orientation et une nouvelle structuration du fantasme conditionné par le renoncement aux objets œdipiens. C'est le temps de l'élaboration de la formule du fantasme, qui viendra se déployer et s'effectuer dans ce moment de l'adolescence, au moment même où cet appareil génital est prêt à être utilisé.

En effet, Freud pose que les choix sexuels sont effectués pendant l'enfance, puis mis en veille pendant le temps de latence, qui à mon sens est un temps de préparation à l'avènement pubertaire qui ouvre le champ de l'altérité et de l'Autre sexué.

Cette ouverture au sexuel et au champ de l'Autre ne va pas sans quelques difficultés, et Freud le montre d'emblée par l'analyse des hystériques. Souvenons-nous d'ailleurs de ses entretiens avec Katarina, qui n'avait que 18 ans, et dont il dit : « L'angoisse dont souffre Katarina [...] est une angoisse hystérique, c'est à dire la répétition de l'angoisse apparue lors de chacun des traumatismes sexuels », et il ajoute : « Je m'abstiens de parler ici du phénomène que j'ai régulièrement constaté dans un très grand nombre de cas, l'apparition chez les vierges de l'affect d'angoisse quand la notion de rapport sexuel s'impose à elles ⁷. »

L'adolescence est aussi ce temps où les théories sexuelles infantiles vont laisser place à l'angoisse face à l'énigme de la sexualité et au désir de l'Autre. La sexualité qui émerge ici requiert le sujet incarné, c'est-à-dire l'engagement du corps, puisque c'est à ce moment que se pose pour chaque sujet la question du choix d'objet et de la position d'être sexué, où le fantasme va venir régler un rapport à l'objet, rapport de désir et de jouissance.

C'est à ce moment que le sujet est confronté à la possibilité de réaliser la dimension sexuelle de son être, ce qui aura des conséquences sur son existence. Cela se traduit par une série de questionnements : comment faire commerce sexuel de son corps sans se sentir objet rebut ? Comment exister au lieu de l'Autre tout en se dégageant de ce qui jusque-là faisait autorité ?

En effet, cette affirmation de soi comme être sexué, comme sujet d'une sexualité « génitale », qui prend à charge la différence sexuelle, a pour condition et pour conséquence de se départir de l'Autre parental. Cela ne va pas sans déchirure ni sans les affects de tristesse conséquents à une perte, perte que peut-être les sujets adolescents peuvent vivre, de manière aiguë, comme une perte d'amour.

Dans sa discussion sur le suicide des lycéens, Freud soutient l'idée que c'est à « cette époque de leur vie où ils sont contraints, par les conditions de leur développement, de distendre la relation à la maison parentale et à leur famille ⁸ » que l'institution scolaire doit servir d'appui à ces « individus encore immatures ⁹ » dans ce moment où les sujets ont affaire à l'expérience de la perte, avec la désidéalisée de l'Autre, sur qui va venir se poser la barre du manque, mais aussi l'échec de faire Un avec le corps de l'Autre, malgré les tentatives répétées.

Bien sûr, ce travail douloureux pour tout sujet prendra une coloration plus ou moins catastrophique en fonction de la structure déjà là. Lors de ses conférences nord-américaines, Lacan affirme que « ce qui crée la structure est la manière dont le langage émerge au départ chez un être humain ¹⁰ », soit la manière dont il s'inscrit au champ de l'Autre et de la loi symbolique. Nous y reviendrons.

Dans ce même texte, Freud accorde une importance toute particulière au regard, et je dirais même à ce qui fait de l'organe œil une zone érogène, canal par lequel les traits de l'objet vont prendre une teneur excitante ¹¹.

Je dirais que l'adolescent qui relève de la névrose ou de la psychose se place sous le regard de l'Autre, au sens où il se voit à travers le regard de l'Autre, mais aussi qu'il est dans sa parade à faire monstration d'un « regarde, vois comme je me vois ». Il y a aussi cet œil qui se regarde se regarder, et la capture de l'image peut prendre les sujets dans les mailles d'un leurre narcissique qui rendra l'accès à l'autre dans sa dimension d'altérité très difficile, pris qu'il est dans un jeu de miroirs.

En effet, le sujet adolescent tente de régler son corps sur le miroir, corps imaginaire donc, qui se donne à voir, à se faire voir, à se voir. Il y a une intrication, à la puberté, du corps et de la pulsion scopique : l'objet regard domine. Il y a une jouissance à se voir, s'(a)voir un corps et nous assistons à cet âge aux mises en scène du corps les plus inattendues, car le corps devient une scène de la jouissance là où les mots manquent à la dire.

Le sujet adolescent est celui pour qui la question de voir et d'être vu se pose avec acuité. Elle vient tout à la fois convoquer ses propres représentations et réactualiser la manière dont il a existé dans le regard de l'Autre.

C'est pourquoi l'image spéculaire est particulièrement en question, et il est tout à fait remarquable que les adolescentes, peut-être plus que les adolescents, passent souvent un temps considérable à souligner leur regard. Freud anticipait, dès 1905, ce que Lacan développera avec la pulsion scopique en posant, à côté de la pulsion de cruauté, la pulsion de voir (*Schautrieb*) parmi les sources de la sexualité infantile.

C'est dire la puissance motrice du voir qui touche au champ de la visibilité, de l'image, et donc au champ de l'Autre ; c'est une nouvelle déclinaison du stade du miroir où le sujet adolescent va se retourner vers l'Autre pour obtenir son assentiment et se reconnaître dans cette image qui lui décerne un corps redessiné sur le plan de l'image et redéfini dans le champ du symbolique, car il s'affranchit alors des signifiants qui ont circulé dans le discours des parents à son propos. Il y a donc une tension entre le sujet en devenir qu'est le sujet adolescent, le discours parental et le discours social, qui véhicule ses propres valeurs.

C'est précisément cela que nous montre la pièce de Wedekind, *L'Éveil du printemps*, ayant pour sous-titre *Tragédie enfantine*, écrite en 1890 et publiée en 1891, qui a attiré l'attention de Freud et de Lacan. Ce dernier en fera une référence pour aborder ce qui se joue à cette période délicate de passage, moment d'éveil qui pour certains peut ressembler à une tragédie, comme le laisse entendre Wedekind.

Lacan : l'éveil des rêves

L'Éveil du printemps, écrit à la fin du XIX^e siècle, est d'une audace frappante. Wedekind aborde les émois sexuels des sujets adolescents, mais il aborde aussi la question de l'avortement, de l'amour homosexuel, du suicide, du viol et des mauvais traitements. Wedekind met donc en scène de jeunes hommes et de jeunes femmes à l'aube de la sexualité qui vient les troubler, au point de les réveiller au cours de leur sommeil au travers de rêves érotiques. C'en est fini de la tranquillité de l'enfance pour Moritz, l'un des personnages principaux, qui s'affole de ces excitations mâles et n'en veut rien savoir, jusqu'à crier de désespoir : « Mais pourquoi ne m'a-t-on pas laissé dormir ¹² ? » Il finira par s'endormir de son propre gré en voulant ignorer ce à quoi on n'échappe pas à 14 ans, soit le savoir de la castration ¹³.

Parce qu'il s'agit bien là d'un réveil forcé, forcé par le tumulte pulsionnel qui, de s'incarner, chamboule le sujet désormais aux prises avec cet « appel au corps vers le lieu de l'acte ¹⁴ ». Ce lieu est celui où chaque sujet aura à se confronter à la finitude de la jouissance – toujours incomplète, toujours singulière – et à l'impossible de faire Un du fait de la différence des

sexes. Ce réveil ouvre sur une épreuve de castration puisque la castration est le renoncement du sujet à la complétude, et cela ne va pas sans une certaine déchirure, un écartèlement qui confère aux premiers chagrins d'amour cette intensité désespérément tragique. Melchior est celui qui se confrontera à la différence des sexes et à la castration. Cette expérience lui ouvrira le chemin du désir.

Dans ce « n'en vouloir rien savoir » et la possibilité de « s'affronter au manque dans l'Autre » se profile la différence structurale, soit le rapport au signifiant du désir qu'est le phallus.

Et Lacan de dire : « Remarquable d'être mis en scène comme tel : soit pour s'y démontrer ne pas être pour tous satisfaisant, *jusqu'à avouer que si ça rate, c'est pour chacun*. Autant dire que c'est du jamais vu ¹⁵. » Il ira même dire que Wedekind anticipe Freud, ce qui n'est pas peu dire.

Ce que met en scène la pièce de Wedekind est précisément cette expérience de l'adolescence comme temps de l'expérience, pour tout un chacun, de ce ratage à écrire le rapport sexuel et, de fait, d'assumer la différence des sexes, ce qui amène le sujet à faire l'épreuve de la castration. En effet, si Wedekind aborde « l'affaire de ce qu'est pour les garçons, de faire l'amour avec les filles », cette question se redouble et ne va pas sans une question première de ce qu'est être un homme, ce qu'est être une femme, soit de s'assumer comme homme ou comme femme, mais aucun discours établi n'indique au sujet comment faire comme homme ou comme femme et non plus comment se comporter à l'égard des manifestations du sexuel. Et Moritz de dire si justement : « J'ai parcouru le dictionnaire Meyer de A à Z. Des mots rien que des mots, des mots ! Pas la moindre explication claire. Ô cette pudeur ! À quoi bon un vocabulaire qui sur les questions les plus pressantes de la vie ne répond pas ¹⁶. »

Cette question traverse notre clinique de manière aiguë avec la question dite des transgenres. En effet, la binarité sexuelle homme/femme qui traversait les civilisations jusque-là apparaît aujourd'hui comme obsolète, et ce jusque dans nos institutions culturelles. Les sujets adolescents, sur un mode d'identification hystérique, prennent l'erre du temps en prenant à charge les signifiants véhiculés par l'époque. En même temps, lesdits transgenres ont affirmé la volonté de pulvériser la différence sexuelle, considérée comme norme sociale et culturelle héritée du patriarcat. La passion du transgenre récuse qu'« il est du destin des êtres parlants de se répartir en homme ou en femme ¹⁷. »

Comment considérer les incidences subjectives de tels discours « au un par un » ?

Le contexte sociétal ne semble pas étranger à une typologie de symptômes qui prennent une valeur et une fonction différentes dépendant de la structure déjà là qui détermine le rapport du sujet au désir. Dans sa leçon du 14 mai 1969, Lacan nous rappelle que « quand il s'agit du sujet, il est toujours essentiel de reprendre la question de la structure. C'est cette reprise qui constitue le véritable progrès, c'est elle qui peut faire progresser ce que l'on appelle improprement la clinique ¹⁸. » La référence à la structure relève pour Lacan d'une exigence éthique.

Il est important de rappeler que la structure n'est pas la forme et que la structure de Lacan est donc la manière dont, chez un sujet, le langage émerge et fonde l'articulation du réel, du symbolique et de l'imaginaire. Un symptôme en apparence identique dans sa forme peut prendre une fonction différente selon la position subjective.

Prenons à la lettre ce que dit Lacan concernant la structure dans *Radiophonie* : « Suivre la structure c'est s'assurer de l'effet du langage. La structure s'attrape de là. De là, c'est-à-dire du point où le symbolique prend corps ¹⁹. » Ainsi, Lacan nous parle de l'enracinement du symbolique dans le corps et des effets du langage sur le corps ; l'être sexué est en relation avec ces lois du langage.

En effet, Lacan pose que le phallus est le signifiant du désir, quel que soit le sexe anatomique du sujet. Le phallus est d'abord ce que l'enfant confère imaginairement à la mère, qui a droit de vie et de mort, avant de le faire passer au père porteur de la Loi, d'être celui qui règle le désir et la jouissance de la mère.

La construction de l'être sexué dépend aussi de ce rapport au signifiant phallique, puisque la jouissance peut se transmuier en affects de s'articuler au symbolique, soit à la loi de la castration. C'est ce que je tenterai de montrer ici, en dépliant trois cas cliniques d'adolescents, quant à cette question de la jouissance sexuelle et des chemins que le sujet emprunte pour se faire homme ou femme quand cela relève du champ des possibles.

Eva ou les errances du féminin

Eva, 17 ans. Elle a d'abord eu des relations amoureuses avec des garçons, puis est venu le temps d'un amour homosexuel. Sans doute portait-elle, auprès de cette jeune femme plus expérimentée, une question sur l'être femme. Passion et jalousie s'entremêlent et vient la rupture qui provoque un effondrement important. Elle ne mange plus, ne sort plus, ne voit plus d'amies, elle fait la grève du corps. C'est à ce moment précisément qu'elle

affirme avec une certaine conviction vouloir devenir un garçon, peut-être à défaut d'être l'Amoureuse.

Elle se met alors à faire beaucoup de sport, se fait un corps d'homme sans graisse et musclé, se coupe les cheveux très court et réclame de la testostérone à sa mère tout en faisant allusion à ses relations sexuelles. C'est à ce point qu'elle est conduite chez l'analyste. De ce devenir garçon, elle ne parle d'ailleurs pas à son père, qui voyage souvent. Avec lui, ce sont plutôt des mots de tendresse qui s'échangent dans le calme, quand il est là. Elle ne lui demande rien, elle le laisse tranquille. Il ne fait pas cas de son nouveau style, de ses cheveux courts et teints. Il lui dit qu'il l'aime.

Parfois, elle se trouve face à l'insupportable du miroir, confrontée à cette image où elle ne se reconnaît plus vraiment, où la poitrine se révèle. Il est des jours où elle porte son *binder* qui fait coupure sur le corps, des jours avec et des jours sans seins. Elle met en œuvre quelque chose de l'effacement du corps sexué : ne plus être une fille, masquer ce qui pourrait la démasquer. Il lui faut évacuer cette part du corps qui la dit femme.

Freud a répondu à la question du destin féminin par trois voies possibles. La première est que la femme reconnaît sa castration. La seconde, désignée « complexe de masculinité ²⁰ », l'amène à ne pas « démordre, avec une assurance insolente de sa masculinité menacée, l'espoir de recevoir encore une fois un pénis », et Freud précise que cette voie « se maintient jusqu'à une période incroyablement tardive ²¹ ». Enfin, la troisième voie, très sinieuse, mènerait à une féminité dite par Freud normale. Lacan reprendra cette question de l'identification pour la femme sous la forme d'être le phallus à défaut de l'avoir.

Eva, comme de nombreuses jeunes filles, oscille entre « Que suis-je pour l'Autre ? » et « Qui suis-je ? Homme ou femme ? », question très vive à la puberté, et plus difficile pour les jeunes filles, du fait de n'avoir aucun signifiant qui viendrait désigner leur être. Tenter de faire disparaître ce qui fait trace de corps de femme en devenir, n'est-ce pas une manière d'éviter la question de la division de la jouissance propre au sujet de sexe féminin entre le phallique et le pas-tout phallique ?

Il y a là une errance dans les énigmes de la jouissance pour de nombreuses jeunes femmes, et celle-ci culmine en un refus du corps de femme en devenir. Elles se confectionnent alors un corps *pare-être*, marqué par des coupures-insignes phalliques qui se donnent à voir ²².

Tôt dans son enseignement, Lacan mit l'accent sur « cette anatomie fantasmatique [...] dans le phénomène de l'hystérie ». « C'est toujours une

anatomie imaginaire dont il s'agit ²³ », précise-t-il. Plus tard, il insistera sur la fonction de coupure de l'anatomie.

Dans une première bascule, Eva dit qu'elle ne sait pas y faire « comme fille ». Créer cette anatomie faite de coupures (les cheveux, les seins) n'est pas sans lien imaginaire avec le « se faire l'homme ». « Ce que l'hystérique articule, c'est bien sûr que, pour ce qui est de faire le touthomme, elle en est aussi capable que le tout homme lui-même, à savoir par l'imagination ²⁴ », nous dit Lacan.

C'est ainsi qu'on la voit se fabriquer un corps, un corps en-corps, c'est-à-dire se fabriquer un corps dans un corps déjà existant, et, par cette masculinisation forcée, contourner et éviter la question de ce que chaque femme a à inventer pour se faire devenir. On peut entendre, au-delà de sa demande phallique, une demande d'unification de son être au-delà du « mystère de sa propre féminité corporelle ²⁵ ». C'est à partir de cette absence-là, en creux, de ce signifiant qui n'existe pas, et qui ne peut donc se transmettre, qu'une femme aura à se dire et à habiter un sexe qui n'en est pas un.

Les hystériques dysphoriques d'aujourd'hui témoignent à leur façon que le sexe reste un *troumatisme*, que cela ne va pas sans effroi, mais elles ne peuvent l'avouer puisqu'en la matière tout semble permis, à moins de rencontrer un analyste à qui elle veuille bien dire.

Transgenre donc ? Serait-ce un nom de l'effroi devant le Un impossible du rapport sexuel ?

Eva aujourd'hui vit sa relation amoureuse... homosexuelle dans son corps de jeune femme.

Lucella ou quand le sexe se fait trop réel

Lucella est né biologiquement garçon, même s'il dit être une femme. Il s'agit d'un jeune homme de 16 ans. Il a été déposé dans un orphelinat quatre jours après sa naissance par sa mère qui seule l'avait reconnu. Il a été adopté à 4 mois dans un orphelinat d'une contrée lointaine. Dans ce pays, la première année l'adoption n'est pas plénière. Il y eut donc des va-et-vient de la mère biologique que les mères adoptives n'ont pas su, ou pu, limiter. Il eut pour un temps trois mères.

Lucella vient consulter après deux hospitalisations caractérisées par des idées de suicide avec automutilations et scarifications associées à une violence hétéro-agressive.

Lucella décrit des crises, désignées comme « crises d'hypersexualité », où il s'expose à des hommes rencontrés sur des sites le plus souvent dédiés aux homosexuels. Sa jouissance sexuelle passe par un objet homosexuel. Il dit avoir beaucoup souffert des moqueries des autres lorsqu'il était au collège.

Lucella est un prénom forgé à partir de Lucio, qui lui fut donné par sa mère biologique, et que ses mères adoptives ont fait passer en deuxième prénom. À Lucio, il a enlevé la marque du masculin et ajouté « ella ». On entendrait plusieurs signifiants en espagnol, langue qui lui est familière, *Luc-Ella*, elle Lucio, mais c'est aussi une façon de s'auto-engendrer, de s'inventer une nomination à partir de ses origines tout en s'automodelant un corps.

Lucio est ce qu'il désigne comme son *dead name*, qu'il refuse même de prononcer, comme si dire le mot serait faire vivre la chose. Il y a cette particularité du langage que Freud soulignait chez le schizophrène, « le mot c'est la chose ». Ainsi, dire son prénom serait comme ramener son être de garçon à être vivant, là, dans nos entretiens. Lucella a la peau très noire de ceux qui sont nés sous un soleil de plomb. Ses mères, comme il les appelle, ont la peau blanche des pays où l'hiver prive de soleil. Si je le souligne, c'est parce que j'ai été frappée par le fait que dans ses nombreux dessins, les personnages, toujours noirs, sont souvent touchés par le vitiligo qui fait tache blanche sur la peau noire. La tache blanche comme pour tenter de représenter cette culture occidentale dans laquelle il a été immergé, ce bain de langage qui fait érosion, ulcération sur sa peau, tache blanche de ce chancre langagier qui ne parvient pas à se fondre dans sa peau, à lui faire une enveloppe unifiée.

Quand je le rencontre, Lucella est dans un processus de transition : habits de femme, ajouts de cheveux, maquillages et bijoux féminins. Tout cela est assez discordant avec son allure de colosse qui ressemble davantage à celle d'un rugbyman. Mais écoutons ses mots :

« Je n'arrive pas à me voir dans le miroir correctement...

– Correctement ? dis-je.

– Oui sans me sentir mal... Dans ma tête, je me vois féminine, avec des cheveux longs, de beaux vêtements, du maquillage... Être féminine, c'est l'aura, l'énergie... Vous, vous avez une énergie féminine, vous êtes marron vert kaki. »

Bien sûr, en écoutant Lucella, on ne peut s'empêcher de penser au pauvre Schreber, aux prises avec une idée qui surgit et s'impose à lui : « Qu'il serait beau d'être une femme subissant l'accouplement ! » Analysant

le délire de Schreber, Freud avance qu'il s'agit de la manifestation d'une régression de la libido, qui recule jusqu'au temps du narcissisme, où c'est le sujet et seulement le sujet qui reste investi comme objet. Lacan parlera de délire transsexueliste et de féminisation chez Schreber.

Lucella est dans une jouissance autoérotique où il mire dans le miroir, sous cette apparence qu'il croit être, son apparence de femme, et tout l'enjeu pour lui est qu'on le voit ainsi.

Lucella n'est pas dans une position féminine, il est davantage du côté du pousse-à-la-femme, il veut être une femme, comme pour échapper à ce que son sexe réel lui impose, à savoir s'autoriser à être un homme. Son autonomination ne lui permet pas d'assurer son être sexué, Lacan le souligne d'ailleurs : « L'être sexué ne s'autorise que de lui-même et de quelques autres ²⁶ », il faut donc quelques autres qui lui assurent son identité sexuée. Ne sachant pas répondre à ce qu'est être un homme, puisque l'organe se fait réel sans être élevé à la dignité du phallus, signifiant du manque et de la castration, Lucella répond par « je suis une femme » et ajoute « d'ailleurs j'aime les hommes. »

Dans le pousse-à-la-femme, une production imaginaire qui relève du délire va passer dans le réel pour tenter de traiter ce qui met le sujet face à un trou. N'oublions pas que le délire est une tentative de guérison, le trou poussant à créer une solution. C'est ainsi que, face à ces intraitables érections, Lucella demande une castration sur le réel du corps.

Un traitement à base de bloqueurs de puberté est en cours, et la première injection a lieu alors que nous avons commencé nos entretiens. Après sa première piqûre, je lui demande ce que cela lui fait. Lucella me répond :

« Je vais enfin être débarrassé de mes érections.

- Ah bon ?

- Oui cela m'encombre, cela vient à l'improviste, par exemple quand il y a des vibrations sur les pavés dans le bus ça vient... Je ne peux plus me lever, je ne peux pas descendre... je rate mon arrêt. C'est trop gênant. »

Il me semble important de noter que Lucella ne dit pas d'abord « je vais » ou « je veux être une femme », mais surtout qu'il sera débarrassé de ce *Wiwimacher* qui se manifeste à l'improviste et qui l'encombre fortement. Ces excitations mâles, comme chez Moritz, provoquent un affolement.

Le pousse-à-la-femme n'est pas un pousse-à-la-féminité, puisque le sujet dans le pousse-à-la-femme se fait corps de femme, dans un mouvement où il se voudrait être toute femme. Devant cette invasion du réel du corps vient le délire transsexueliste qui tente de traiter la question sur un

mode imaginaire face à l'énigme de ce sexe qui l'encombre. Le délire transsexualiste vient comme une possible suppléance à ce défaut de signification phallique qui l'inscrirait d'un côté ou de l'autre du tableau de la sexualité, et qui laisse le sexe ouvert sur un réel qui fait trou, trou dans lequel il sombre à répétition et où la violence se déchaîne.

Si Lacan énonce qu'un corps cela se jouit, chez Lucella on peut dire que cela jouit, cela s'impose à lui, malgré lui, jouissance indomptable, étrangère et non subjectivable. Il me parle en effet de ses « pensées intrusives » où surgissent des scénarios pornographiques meurtriers ou incestueux. « J'étais avec ma mère, j' imagine ma tête entre ses seins comme si je les lui suçais. » Ces propos sont ponctués de rires discordants et parfois même sardoniques. Lucella ne parvient pas à inscrire l'objet incestueux comme interdit, cela vient à ciel ouvert sans aucune retenue.

Lucella poursuit : « J'ai une libido trop forte j'aimerais bien déréaliser parfois parce que cette excitation me dérange... et me rend fou... avec les hormones ça va tout changer. » On entend là l'espoir que l'hormonothérapie vienne réguler l'excitation qu'il ne parvient pas à juguler, faute d'arrimage au désir réglé par le signifiant phallique. La pulsion à l'état pur le traverse sans venir crocheter un objet de désir qui serait un point d'ancrage fixe. Le phallus comme opérateur de régulation de la jouissance ne s'est pas mis en place. En effet, pour qu'il fonctionne, il faut qu'il passe du signifiant du manque de la mère au père comme phallophore, celui qui viendra régler le désir de la mère.

On peut d'ailleurs se demander comment Lucella a trouvé sa place de sujet, et comment il a fait objet cause de désir dans ce couple de femmes homosexuelles où l'une avait le désir d'un enfant, et l'autre a tenté différentes inséminations avec un copain homosexuel (qui se sont soldées par un échec). C'est après ces nombreux échecs que Lucella sera choisie sur une photo, à distance. Mais à qui s'adresse cet enfant ? Et dans quel désir est-il pris ?

Je reviens alors sur le signifiant et lui demande : « Mais que veut dire "déréaliser" ? » « Je déréalisais, parfois je disparaissais lors d'une conversation, pendant deux minutes je n'entends plus rien et quand je reviens j'ai tout oublié. » Nous pouvons dire qu'il décrit avec beaucoup de précision et de justesse ces moments d'abyme où le sujet s'éclipse de la scène du monde.

Il faut espérer qu'au décours de ce long parcours qui ressemble à une descente vertigineuse, Lucella se stabilisera sous un signifiant : celui de « la femme » qui lui sera un substitut phallique... ou peut-être celui d'être un

artiste. Il dessine et s'écrit des mondes imaginaires remplis de ses doubles avec beaucoup de talent, il a 16 ans mais rien n'est gagné...

J'aurais beaucoup aimé vous parler de Léo, un jeune homme autiste. Il va avoir 20 ans, je l'ai rencontré quand il en avait 6. Il m'a tant enseignée que je devrais lui rendre un long hommage, mais je ferai court. Le réveil pubertaire a été pour lui de l'ordre du chaos, d'un tsunami qui l'a dévasté tant il lui était impossible de dire ce qui le traversait. Il ne pouvait traduire les éprouvés qui lui traversaient le corps en affects ou en discours. Si l'on suit Lacan, c'est incorporée que *lalangue* fait l'affect et cette dimension d'affect était pour lui disjointe du corps... Il cherchait longtemps, pendant les séances, et c'était un véritable travail, au sens où c'était une torture pour lui. Il n'y arrivait pas, et cela l'a conduit à s'autostrangler et à se mutiler. Son corps était envahi par un flux radicalement étranger, sans qu'il puisse dire ce qui se passait pour lui. « Quelque chose là qui tombe », disait-il, et pour lui ce quelque chose était radicalement un *alien*.

J'ai cessé de l'interroger sur ce qui pour lui avait un caractère d'énigme et nous avons décidé, avec ses parents, qu'il prenne un médicament pour s'apaiser. Les mutilations ont cédé progressivement. La puberté n'a pas amené de questionnement sur l'autre sexe. La différence des sexes est pour lui imaginaire. Aujourd'hui encore il me dit :

« Quand j'étais au collège, quand j'étais nouveau, il y a même une fille qui m'a dit qu'elle était amoureuse de moi. Alors je me suis dit si elle est amoureuse de moi, c'est que je dois être amoureux d'elle. Des fois, je posais des questions tout le temps, j'étais pas à l'aise pour parler et pas tranquille et tout. J'ai demandé à mon père ce que je dois faire. Je me dis qu'une fille pouvait me trouver bizarre, pas bizarre si elle me voit apparaître ou marcher... mais si elle me voit extrêmement timide ou stressé, parler trop vite... à ne pas regarder dans les yeux... »

« Quand j'avais 13-14 ans j'avais pas compris comment ça marche : à discuter, à dire comment ça va, à traîner... Maintenant que j'ai 19 ans je suis tranquille avec une fille, je les trouve drôles et marrantes. Je sais pas si après on va sentir quelque chose... qu'on se tient la main, qu'on se fait un bisou aussi peut-être... Ça m'est pas du tout arrivé mais c'est mon père et mon frère dit que je dois être plus tranquille. »

Pour conclure, se faire un corps est un moment nodal à cette période de la vie, où cela peut se nouer ou se dénouer. Lacan nous dit : « "L'enfant est fait pour apprendre quelque chose", voilà ce que nous énonce Freud... Ce que nous énonce Kant. C'est tout de même quelque chose... Quelque

chose d'extraordinaire ! C'est quelque chose d'extraordinaire qu'il en ait eu en somme le pressentiment, car comment pouvait-il le justifier ? "Il est fait pour apprendre quelque chose", c'est-à-dire pour que le nœud se fasse bien car il n'y a rien de plus facile que de ce qui rate ²⁷ [...]. » La puberté va mettre à nu ce nouage, ses ratages et ses possibilités aussi.

Le corps de l'adolescent, la façon de se faire un corps, est à la jointure du discours de l'époque et des coordonnées singulières de chaque sujet. Cela ne va pas de soi de se faire un corps, et certains, en fonction de leur position dans la structure, rencontrent beaucoup de difficultés. Je dirais que pour de jeunes sujets autistes, comme Léo, il y a peut-être lieu de les laisser tranquilles, de les laisser poursuivre le fil de l'existence sans que le réel se fasse trop dévastateur, et de soutenir ce qui peut faire lien social pour eux sans trop les interroger, car la parole qui avorte à dire peut ouvrir sur l'abîme.

Quant aux adolescents psychotiques, il me semble qu'il y a à permettre un travail de suture qui fasse tenir le corps, pour qu'il ne foute pas le camp. Rappelons-nous que le taux de suicide des adolescents en France représente 16 % des décès pour les 16-25 ans. Il me semble que c'est ce que tente de faire désespérément Lucella, faire tenir ce qui pourrait se briser en morceaux en l'habillant, l'enveloppant, le parant de bijoux.

Enfin, avec les sujets névrosés, il s'agit de les soutenir dans le passage d'une relation narcissique, où l'investissement de leur propre image prévaut, à une relation d'objet où la différence des sexes puisse trouver sa place dans l'accès au corps de l'Autre, là où le sujet aura à faire exister son manque.

La responsabilité de l'analyste dans sa façon d'opérer a donc toute sa portée dans la rencontre avec ces jeunes aux prises avec l'être pour le sexe, chacun de manière singulière. L'analyste peut être un refuge sur ce chemin souvent mélancolique de la puberté.

*  Intervention à Toulouse le 24 septembre 2022 à l'invitation du pôle 6, lors de la journée de travail « De quoi se plaignent les adolescents d'aujourd'hui ? ».

1.  S. Freud, « Les métamorphoses de la puberté », dans *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1962, p. 114.

2.  J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 449 : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend. »

3.  C. Soler, « Dire... l'Un », intervention au séminaire de l'EPFCL-France, « La parole et son dire », à Paris le 12 janvier 2017, parue dans *Mensuel*, n° 113, Paris, EPFCL, mars 2017.

4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 66.
5. ↑ S. Freud, « Les métamorphoses de la puberté », art. cit., p. 113.
6. ↑ *Ibid.*, p. 111.
7. ↑ S. Freud et E. Bleuler, *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1956, p. 106.
8. ↑ S. Freud, « Pour introduire la discussion sur le suicide », dans *Résultats, idées, problèmes*, t. I, Paris, PUF, 1956, p. 131.
9. ↑ *Ibid.*, p. 132.
10. ↑ J. Lacan, « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines, Yale University, Kanzer Seminar, 24 novembre 1975 », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Le Seuil, 1976, p. 13.
11. ↑ S. Freud, « Les métamorphoses de la puberté », art. cit., p. 115.
12. ↑ F. Wedekind, *L'Éveil du printemps*, traduction de F. Regnault, Paris, Gallimard, 1974.
13. ↑ J. Lacan, « En conclusion », *Lettres de l'École freudienne*, n° 9, décembre 1972, p. 513. Le « savoir de la castration », dira Lacan, voilà « ce qu'à quatorze ans, on évite mal ».
14. ↑ J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 7 juin 1967, version sténo-dactylographiée du séminaire.
15. ↑ J. Lacan, « Préface à *L'Éveil du printemps* », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 56. Nous soulignons.
16. ↑ F. Wedekind, *L'Éveil du printemps*, op. cit., p. 24.
17. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 31.
18. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 310.
19. ↑ Radiophonie est le titre célèbre par lequel on connaît les réponses élaborées par Lacan aux sept questions que Robert Georgin lui avait posées en manière d'interview pour la radio belge en juin 1970 sur la RTB (Belgique) et l'ORTF (France). Le texte de cette émission, intitulé *Radiophonie*, a été publié dans le journal de Lacan, *Scilicet*, n° 2-3, 1970, et intégré dans la compilation de textes connus comme *Autres écrits*. Cette interview difficile est adressée au grand public et on peut y extraire quelques perles qui viendront éclairer notre travail. J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 408.
20. ↑ S. Freud, « Sur la sexualité féminine », dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, PUF, 1969, p. 143.
21. ↑ *Ibid.*
22. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 272. « Freud nous dit "l'anatomie, c'est le destin." Vous le savez, j'ai pu, à certains moments, m'élever contre cette formule pour ce qu'elle peut avoir d'incomplet. Elle devient vraie si nous donnons au terme "anatomie" son sens strict et si je puis dire étymologique, celui qui met en valeur "ana-tomie", la fonction de la coupure. »
23. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, version Staferla, leçon du 21 mars 1956.
24. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 143.
25. ↑ J. Lacan, « Intervention sur le transfert », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 220.
26. ↑ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 9 avril 1974.
27. ↑ *Ibid.*, leçon du 11 décembre 1973.

Luis Izcovich

Le choix du sexe à l'adolescence *

Une question se pose pour la psychanalyse, celle de savoir s'il y a un véritable changement dans le rapport du sujet au sexe au moment de l'adolescence. La question se justifie à partir des faits. Il est patent qu'il y a un remaniement libidinal ainsi qu'une modalité spécifique du lien social à l'Autre au cours de l'adolescence. Y a-t-il cependant un choix du sexe à l'adolescence ?

Je commence par ceci. La clinique analytique est celle de la singularité des sujets. Dans ce sens, la séparation entre cliniques de l'enfant, de l'adolescence ou de l'adulte ne trouve pas de justification. Cela dit, il y a les grandes étapes de la vie. C'est un fait avant tout biologique.

Ces faits biologiques sont déterminants. Ainsi, l'enfance, l'adolescence, l'âge adulte, la ménopause entraînent des modifications biologiques vis-à-vis desquelles les sujets doivent prendre position. Ces moments de passage exigent que le sujet mobilise sa subjectivité. Il est dès lors primordial d'examiner quelles sont les conséquences, pour la psychanalyse, des grands changements libidinaux dans la vie d'un sujet. Et plus particulièrement en ce qui concerne l'adolescence.

Remarquons d'abord que l'adolescence est un fait de discours. Pour preuve, les limites floues concernant son début et surtout sa fin. Les signes permettant de noter l'entrée dans l'adolescence ont été largement développés. Mais qu'est-ce qui permet de dire qu'un sujet n'est plus adolescent ? Dans le langage courant comme en sociologie, nous allons jusqu'à inventer de nouvelles catégories, des sous-divisions à l'intérieur de l'adolescence, comme celle par exemple de l'adolescent attardé.

La sociologie a fixé la fin de l'adolescence en fonction de critères liés au marché de travail ; donc à l'indépendance économique. Suivant ce critère, la fin de l'adolescence serait le moment où un sujet est capable de se prendre en charge économiquement. C'est un critère social.

Que l'Autre du social s'intéresse à l'adolescence tient à la raison précise qu'elle est considérée comme un moment de l'existence marqué par la révolte à l'égard des signifiants maîtres ; avec comme conséquence un défi porté à l'ordre établi. C'est certain que nous pouvons avancer la permanence d'un trait dans la position de l'adolescent qui est de faire objection au discours du maître, au discours universitaire comme au discours analytique. Ce n'est pas une objection qui se manifeste uniquement par l'excès, ou par le refus. Il arrive qu'elle prenne la forme d'une inhibition. Objection à entrer dans les semblants de l'époque et qui a une répercussion dans la position du sujet à l'égard du sexuel.

Je laisse de côté le discours hystérique. Est-ce le discours qui convient le mieux à l'adolescent ? Rien ne l'indique. Il n'y a pas d'affinité chez l'adolescent avec le désir de trouver un maître qui produise du savoir, caractéristique du discours hystérique. De fait, ce que suscite souvent l'adolescent, c'est un Autre qui donne des ordres, non qui produise du savoir. Cette dialectique entre l'adolescent et l'Autre révèle le malaise dans la civilisation.

Ce changement remarquable envers l'Autre chez le sujet qui traverse l'adolescence se traduit souvent par un changement d'attitude à l'égard des parents, ce qui ne manque pas d'entraîner une plainte de leur part. Mais surtout, le changement fondamental pour l'adolescent se situe au niveau du corps propre. Distinguons ces deux dimensions.

La première est le changement social. Avec un passage vers une plus grande extraversion ou son contraire, une inhibition. Moment propice pour les *acting out*, les passages à l'acte : fuites, scarifications, tentatives de suicide. Toute une série de conduites marquée par l'excès. Prenons l'exemple du changement face à l'Autre de l'autorité : la rébellion adolescente peut prendre appui sur une grande soumission durant l'enfance, mais ne permet en rien d'anticiper quelle accommodation le sujet aura par rapport à la loi plus tard. Parfois, cela peut prendre la forme contraire : subitement un arrêt de l'intérêt intellectuel, avec une inhibition massive portant sur les études.

J'en viens au deuxième point, central. Le rapport de l'adolescent à la sexualité. Il y a une transition manifeste entre la sexualité infantile et la sexualité adulte. L'adolescence est une reprise bruyante de ce qui s'est apaisé, durant la période de latence, après la sexualité infantile. C'est une deuxième poussée libidinale qui marque l'entrée dans l'adolescence. Il s'agit d'une poussée qui s'associe à un remaniement du fantasme.

C'est un fait déductible de l'expérience analytique. À l'adolescence, durant l'expérience de masturbation s'opère une connexion avec un fantasme

conscient. Le sujet passe d'une jouissance autoérotique infantile à une jouissance corrélée aux coordonnées fixées par le fantasme.

Avec le fantasme, propre à l'adolescence, il y a un changement concernant le sexuel. Certes, la sexualité infantile n'est pas purement autoérotique, elle est également liée au désir de l'Autre. Il suffit de se référer à ce que Lacan distingue nettement dans sa Conférence à Genève sur le symptôme, entre une jouissance autoérotique sans interrogation sur l'Autre et une jouissance associée à une énigme : « Que me veut l'Autre ? » Le paradigme en est le cas du petit Hans s'interrogeant sur le désir de la mère quand celle-ci le traite avec mépris au moment où il lui montre l'érection de son pénis. Il y a pourtant une distinction nette entre cette interrogation sur le désir de l'Autre lors de la sexualité infantile et ce qui se produit lors de l'adolescence. Alors qu'il est en voie de construction durant l'enfance, le fantasme se constitue à l'adolescence.

Ce qui advient à l'adolescence est donc la poussée libidinale qui se traduit par une réorganisation du rapport du sujet à l'imaginaire. Tous ces phénomènes qui montrent un changement dans le rapport au fantasme, dans le rapport aux discours comme dans le rapport au corps, sont suffisamment généralisables pour que nous puissions parler d'un moment adolescent. Pourquoi pas, dès lors, nommer l'adolescence comme un moment *trans* ? Je l'appelle ainsi, car c'est incontestablement un moment de transition. Il y aurait ainsi au niveau sexuel chez l'adolescent un phénomène transgenre généralisé avec l'émergence de la question : « À quel sexe j'appartiens ? » Cela peut prendre parfois la forme d'une certitude. C'est ce que nous notons dans le cas du transgenre. Le passage d'une certitude silencieuse, au début de l'adolescence, à une certitude qui prend la forme d'une affirmation, voire d'une revendication, de l'appartenance à un sexe autre que le sexe anatomique. C'est aussi un moment de transition. Le sujet assume son être sexuel, indépendamment de son sexe anatomique.

Le sujet est donc marqué par la nécessité de réorganiser l'Œdipe et de réordonner la façon dont il l'a traversé lors de l'enfance. Est-ce que pour autant l'enfance laisse le sujet dans une complète indétermination quant au sexuel ? Ni Freud ni Lacan n'évoquent les stigmates de la castration pour indiquer les marques déterminantes laissées par l'expérience sexuelle infantile.

J'ai évoqué la réorganisation de l'imaginaire lors de l'adolescence. En réalité, le sujet se confronte à nouveau au stade du miroir. C'est frappant de constater comment le sujet éprouve une étrangeté avec son image et celle de l'autre. L'adolescence est un temps de recherche de sa propre image. Il y a des

fluctuations concernant l'image qu'il donne, liées également aux changements biologiques et à la quête d'une image qui conviendrait au mieux.

Dans ce sens, il y a un remaniement du stade du miroir ; contrairement à celui-ci, il n'y a pas une image complète qui anticipe l'image complète du sujet, c'est plutôt une image d'exception que le sujet recherche. La prévalence donnée à l'image fonctionne souvent comme obstacle dans le rapport au savoir. L'imaginaire fait barrière à l'incidence du symbolique.

Cela ne veut pas dire que je parle de l'adolescence comme d'un moment psychotique, mais d'un moment où le sujet éprouve des difficultés à se servir du Nom-du-Père. Il y a ce que j'appellerais réordonner le stade du miroir. Je désigne ainsi l'ensemble des phénomènes imaginaires incluant la quête d'une image, et son habillage, qui prennent une forme particulièrement instable lors de l'adolescence. L'instabilité de l'image comporte une différence fondamentale avec le stade du miroir lors de la constitution du sujet. Ce que par essence le bébé, qui est dans un moment de transition entre le statut de bébé et le sujet, trouve chez l'Autre, c'est l'image qui sera le support de sa propre image ; il anticipe ainsi un futur possible de complétude qui provoque la jubilation spécifique du stade du miroir.

Bien différent est ce qui se produit à l'adolescence. En premier lieu, nous constatons une vacillation des identifications. L'image consistante qui s'est fabriquée pour le sujet lors de son enfance cède la place à l'interrogation, l'inquiétude, et ce d'autant plus qu'aux changements corporels s'associent des poussées pulsionnelles qui déchirent l'image du sujet. Que ce soit par le fait des éjaculations nocturnes spontanées pour les garçons ou l'émergence des règles pour les filles, le rapport au sexuel change et entraîne un changement par rapport à l'Autre.

Mais surtout, ce qui marque l'adolescence est qu'il n'existe pas d'Autre qui puisse assurer une complétude à venir. Cette absence de support est la base d'une incroyance chez l'adolescent, dont les effets se mesurent dans le rapport à l'Autre. Cela a des conséquences sur le transfert. Je reprends donc ce moment de transition propre à l'adolescence à partir de la notion des passions.

La passion concerne particulièrement l'adolescent. La distinction entre passion et désir y est ainsi cruciale. La nécessité de l'adolescent de concentrer sa libido sur son image explique souvent la haine de la différence, qui se traduit par un refus de savoir et par le fonctionnement en bande.

Il y a donc à l'adolescence la particularité d'un refus de la différence de l'Autre, associé à une mise en avant narcissique qui peut aller jusqu'à la violence lorsque l'expression pure des manifestations du corps refuse le

passage par le circuit inconscient. La clinique analytique avec l'adolescent constitue dans ce sens une tentative de médiation par la parole qui crée les conditions de la singularité propre à l'inconscient. C'est faire passer l'immédiateté de l'expression du corps par les circuits de la parole.

Les tentatives de destituer le savoir de l'Autre sont particulièrement mises en évidence à l'adolescence, ce qui constitue à l'occasion un obstacle, voire une impasse pour l'analyse.

On peut par exemple aimer ou haïr sans que l'Autre le sache. La passion amoureuse, le coup de foudre, l'amour pour l'image ont, à l'adolescence, un caractère prévalent. C'est ce qui articule amour et ignorance, repris souvent dans ce qui se dit : l'amour est aveugle.

Il faut remarquer ici comment certains discours politiques fascinent les adolescents. Car le discours politique, à l'envers de la psychanalyse, promet une identification où il s'agit de procurer un idéal au groupe autour de quoi s'organiser. Or, on constate que le revers à cela vient d'un discours, celui de l'analyste, qui se propose comme une opération anti-idolâtrie ; ce qui a une valeur fondamentale dans la clinique avec les adolescents.

Pouvons-nous aller jusqu'à dire que nous visons une clinique de la dés-identification ? Il serait plus juste de dire que c'est une clinique qui vise au choix des identifications, qui ne laisse pas de place à la croyance d'une identité possible par la communauté des corps ; l'analyse suspend l'affirmation « rien de mieux pour un adolescent que de fabriquer un groupe dont le trait commun serait les doubles au niveau de l'imaginaire ». La quête du double est à l'origine de la haine raciale, exclut toute différence et ne laisse aucune place à un sujet. Ce sont là des aspects fondamentaux de la clinique avec les adolescents et de la quête d'identité.

Il existe donc les mirages de l'amour, relatifs à sa dimension imaginaire qui, si elle est prévalente par rapport au symbolique, donne lieu à la passion. L'adolescence suppose d'avoir traversé la névrose infantile.

Je reprends la question de la bande de garçons. À ce propos, Lacan a marqué une différence. Les garçons fonctionnent en bande, tandis qu'aux filles suffit la meilleure amie. On trouve déjà une piste de la fin de l'adolescence lorsque Lacan formule que la fin de la bande c'est lorsque la fille en extrait un garçon. Il y a là un renversement de la proposition de Freud, qui pose l'affinité garçons avec activité et filles avec passivité. Lacan non seulement renverse cette idée, mais, en posant que la pulsion se satisfait toujours, il nous indique qu'il n'y a plus de distinction à faire entre activité et passivité. Suivant la proposition de Lacan, que les filles extraient les

garçons de la bande, je propose que ce sont les filles qui font sonner la fin de l'adolescence.

Qu'est-ce qui permet à une fille adolescente de faire sonner la fin de l'adolescence ? C'est la séparation d'avec sa copine. Les filles en effet fonctionnent en couple de deux jusqu'au moment où l'une laisse ce qui était si précieux jusque-là, la meilleure amie, pour aller vers un garçon. Cette indication est cohérente avec celle où Lacan distingue les hommes des femmes de la manière suivante : les hommes sont « les tenants du désir » et les femmes « les appelants du sexe ». Je pense que cela s'applique à l'adolescence. Alors que nous croyons que l'adolescence est le moment où les garçons partent à la chasse, ce sont plutôt les filles qui donnent les signes que nous pouvons passer au sexuel.

Cela étant, il ne suffit pas de dire que la fin de l'adolescence est la rencontre sexuelle. Je ferais plutôt la proposition suivante : la fin de l'adolescence concerne un renouvellement du choix du sexe.

Je m'explique. La mise en forme du symptôme rencontre à l'adolescence des difficultés particulières. La constante est le caractère polymorphe des symptômes. C'est ce qui permet encore une fois de poser l'adolescent comme un sujet *trans*. Entre l'aliénation au discours de l'Autre parental et la séparation qui permet à un sujet de s'assumer comme désirant, se trouve l'entre-deux de l'adolescent. Cet entre-deux concerne essentiellement l'identité sexuelle. Entre l'identité qui est décernée par l'Autre, identité d'aliénation, et celle qui se fabrique, l'adolescent vise la séparation. C'est là qu'intervient l'identité du semblant. Faite des identifications, elle justifie l'usage du terme de choix du sexe. Remarquons cependant que, comme toute identification, elles sont déterminées par un contexte de discours. Rien d'étonnant alors à ce que nous assistions à notre époque à une augmentation exponentielle des positions chez les adolescents allant de l'incertitude concernant leur propre sexe à l'affirmation de la bisexualité, jusqu'aux demandes de changement de sexe.

Le changement de sexe serait-il un véritable choix ? Le sujet qui affirme avoir la certitude d'appartenir à un sexe autre que son sexe biologique n'affirme pas qu'il a fait un choix, mais que quelque chose s'est imposé à lui.

Le discours adolescent de rupture et la remise en question des idéaux comportent de nouveaux idéaux parfois inatteignables. Le sujet, qui n'est plus soumis à l'aliénation de l'Autre, n'a pas réussi à s'affirmer dans un désir authentique. L'adolescent n'est plus un enfant. Qu'est-ce qui indique alors le passage à l'âge adulte ? La formule que Lacan emprunte à André Malraux :

« Il n'y a pas de grandes personnes » introduit une nouvelle perspective : existe-t-il une sortie de l'adolescence ?

Le point crucial auquel doit faire face l'adolescent est la rencontre avec l'altérité. De là, la question du choix du sexe, soit celle de l'identité sexuelle, est à distinguer de celle du choix de l'objet sexuel.

Il y a à cela une réponse analytique. Elle diffère de la position de la sociologie. La question décisive est celle du virage qui permet de situer un avant et un après l'adolescence. Ce qui change, de façon radicale, est la rencontre avec l'énigme de la jouissance de l'Autre. Il y a là passage de la jouissance du corps propre, avec comme support le corps de l'Autre, à la jouissance d'un corps qui se confronte à la jouissance d'un autre corps.

Ce qui change à l'adolescence dans l'expérience de corps sexué, c'est d'une part la médiation du fantasme, comme je l'ai déjà indiqué, et d'autre part la possibilité d'une jouissance du corps qui ne soit pas autoérotique. L'activité autoérotique infantile est remplacée par l'assomption d'une jouissance connectée au fantasme. Cela ne suppose pas nécessairement de se confronter au corps de l'Autre. Ici aussi, il y a un choix. Entre jouissance du corps propre à partir du fantasme et jouissance phallique avec le corps de l'Autre.

Mais il y a un autre choix pour le sujet, encore plus décisif. Celui d'assumer son orientation sexuelle. C'est bien ce qui est mis en évidence à l'adolescence, par le nombre d'*acting out* concernant le choix du partenaire sexuel.

La fin de l'adolescence suppose de faire le choix d'un partenaire symptôme. Un partenaire qui ne soit pas seulement ce qui fait l'appât du fantasme, mais qui condense la modalité de jouissance du sujet. Cela ne veut pas dire que la fin de l'adolescence correspond au choix d'un partenaire stable, mais au fait de faire un choix de symptôme. Là est le véritable choix de l'adolescence. Il est lié au choix du symptôme infantile, lui-même lié à la castration. La fin de l'adolescence serait donc le tournant où le sujet assume son symptôme infantile, mais en y ajoutant le choix d'un partenaire symptôme.

Cela se traduit dans le rapport à l'Autre et a des conséquences directes sur la pratique analytique. C'est assez généralisé. Le sujet dans l'indécision quant à son être sexuel a un rapport spécial avec le savoir. Plus précisément, l'indécision, si elle ne s'associe pas à une question, par exemple « suis-je une véritable fille ? », « suis-je un garçon ? », ne se traduit pas par la constitution d'un sujet supposé savoir, mais par un postulat, qui donne un style particulier à la parole de l'ordre : « De toute façon, on ne peut pas savoir. » Plutôt que de s'interroger sur soi-même, le sujet se sent appelé à

changer l'Autre. Plutôt que d'être dans l'élaboration, le sujet est dans l'expérience de l'action. Cela pose, je le souligne encore, l'affinité de l'adolescence avec le passage à l'acte et l'*acting out*.

Il y a donc une instabilité des identifications, comme effet d'un manque identitaire. On s'aperçoit alors que la bande supplée, par l'identification au groupe, au déficit identitaire. Il en est de même pour les filles, avec l'appui sur l'amie intime qui donne un plus de substance à son être femme.

Il faut dire qu'il y a un choix des identifications comme issue de l'Œdipe. Mais nous constatons également que la traversée de l'Œdipe ne donne pas une consistance suffisante pour assurer une stabilité identitaire. C'est là que se renouvelle pour le sujet le choix des nouvelles identifications. Nous pouvons dès lors mesurer l'écart entre identification et identité. La faillite identitaire est un effet des vacillations des identifications.

La transition concerne également le rapport à l'inconscient, parfois paradoxalement marquée par l'exclusion de ce rapport à l'inconscient.

Le sujet est dans l'incertitude de la jouissance qu'il cherche. Cette incertitude n'est pas l'absence d'une marque pulsionnelle infantile, mais une faillite dans l'assomption d'une jouissance. C'est encore un indice que l'adolescent incarne le sujet *trans*, entre la marque de jouissance infantile et le choix du partenaire symptôme.

Pour terminer, si j'ai évoqué le choix du sexe, c'est surtout que la fin de l'adolescence est liée à une traversée par laquelle le sujet se fait responsable de son symptôme. C'est le sens que nous pourrions donner à la formule « adolescent attardé » : ce serait un sujet non encore responsable de sa modalité de jouir. Et c'est ce qui justifie pleinement la place du psychanalyste auprès des adolescents, en cabinet privé comme en institution.

L'analyse ne normalise pas la jouissance, mais elle peut donner une boussole permettant à l'adolescent de s'orienter, le temps qu'il lui faut pour passer des actes sans l'inconscient aux actes en connexion avec l'inconscient. Dans ce sens, l'adolescent est un sujet en fausse couche d'actes avant que l'acte ne s'effectue pleinement. Ce temps de transition justifie pleinement la place de l'analyste lorsque celui-ci est sollicité.

* ↑ Intervention au séminaire de Mathias Gorog et Radu Turcanu, « Troumatisme : jouissance et sexuation dans la psychanalyse avec les adolescents », à Paris, le 23 janvier 2023.

Joëlle Hubert-Leromain

Être fille, être garçon, ou... *

Pour la troisième fois, je viens intervenir dans un stage organisé par Dominique Fingermaun, Lina Puig et Françoise Brun, je le fais de nouveau avec un grand plaisir et je le fais dans la suite de mes interrogations sur l'identification sexuée des enfants et la question du genre qui envahit notre société. En 2021, je travaillais cette question : « L'enfant et le sexe : a-t-il le choix ? » En 2022, je posais les bases de cette réflexion autour de l'identification sexuée et la question du genre, reprenant la façon dont se construit l'identité sexuée dans le temps de l'enfance. Je n'ai finalement pas traité ma question première qui était et qui reste : « Les questions de genre, tellement sur le devant de la scène, si présentes dans le discours ambiant (dans tous les médias mais aussi sur les réseaux sociaux et sur des plateformes gouvernementales entre autres sur les questions liées à la sexualité, sur le site du Planning familial, etc.), introduisant de nouveaux signifiants, interfèrent-elles avec la construction de sa propre identité sexuée qui se fait dès l'enfance ? »

Les questions de genre ouvrent aussi la porte, me semble-t-il, à la question de la non-binarité. On peut être dit fille ou garçon mais aussi se dire non binaire, ne pas vouloir être fille ou garçon mais les deux à la fois ou l'un ou l'autre selon les moments. La dénomination « Neutre » a aussi cours à notre époque. D'où mon titre « Être fille, être garçon, ou... ».

Pour le présent stage, j'ai poursuivi sur ces questions, d'autant qu'il y a quelque temps j'ai reçu une jeune adolescente qui m'a d'emblée parlé de ses deux très bonnes amies et dit que l'une d'elles est « trans ». Anna m'explique alors que son amie demande à ce qu'on l'appelle, non pas par son prénom féminin, mais par le prénom masculin qu'elle s'est choisi. Cela ne pose aucun problème à Anna. Elle me fait part de son attirance pour une jeune fille de troisième et de ses plans pour le lui faire savoir. Cela ne semble pas non plus lui poser problème. Les garçons ne l'intéressent pas.

Je me souviens d'avoir reçu, il y a deux ou trois ans, un jeune garçon d'une dizaine d'années qui avait mis un certain temps pour me dire qu'il était attiré par un de ses amis et se demandait, lui, si c'était normal.

Par ailleurs, je reçois un certain nombre d'enseignants dont quelques-uns commencent à être confrontés à des petites filles qui veulent changer de prénom. J'ai entendu que l'Éducation nationale avait sorti un texte précisant que les directeurs d'école devaient accepter le changement de prénom d'un enfant. L'une de ces jeunes filles a été amenée par ses parents dans le service spécialisé dans la dysphorie de genre de Marseille. Aujourd'hui, en France, outre le service de l'hôpital Robert-Debré à Paris, d'autres hôpitaux ont créé des services spécialisés dans cette nouvelle pathologie appelée « dysphorie de genre ». Celle-ci est diagnostiquée dès le plus jeune âge et traitée par un parcours visant une « transition de genre », comme elle est appelée. La Suède, pays précurseur dans les traitements hormonaux « bloqueurs de puberté », commence à reculer et parle de traitements expérimentaux qui ne doivent pas être utilisés de façon systématique en dehors du cadre de la recherche. Cette décision se fonde sur un rapport britannique qui a jugé le rapport bénéfices/risques de ces traitements « très incertain ». Une autre étude a aussi montré une forte augmentation du nombre d'adolescents – surtout d'adolescentes – présentant une dysphorie de genre ces dernières années.

La Finlande aussi a reculé et en juin 2020 a changé sa politique de traitements des mineurs souffrant de dysphorie de genre en donnant priorité au soutien psychologique. Par contre, aux Pays-Bas, on peut traiter des enfants à partir de 12 ou même 8 ans. Au Canada, un projet de loi vise à criminaliser les modalités de traitement psychologique. Aux États-Unis, les lois diffèrent selon les États, allant même jusqu'à rendre obligatoires les couvertures des assurances sociales publiques ou privées d'interventions médicales et chirurgicales d'affirmation de genre, indépendamment de l'âge ou de la santé mentale du patient ¹.

Depuis peu, l'Espagne a voté une loi permettant à des adolescents et à des enfants de 12 ans, et même de 8 ans, d'être traités avec des bloqueurs de puberté et des traitements hormonaux.

Certes, lesdits « stéréotypes » de genre sont caricaturaux, « les filles font cela, les garçons font ceci », mais ils peuvent donner des repères aux enfants. Aujourd'hui, ces repères, mis et remis en question, introduisent un flou qui, me semble-t-il, ne facilite pas la construction de sa propre identité sexuée, en particulier quand on sait que des repères essentiels à cette

construction reposent sur l'intégration des différences, qu'elles soient de générations ou sexuelles.

La psychanalyse freudienne et lacanienne démontre combien d'être pris dans le langage complique singulièrement notre rapport à notre corps et donc en particulier à la sexualité. Notre société scientiste et capitaliste gomme les questions subjectives en démontrant que « tout est possible, tout est réalisable ! » comme le clame la publicité, faisant croire que ces discours ont des réponses à tout !

Par ailleurs, des expériences d'éducation non genrée sont mises en place dans des crèches dans les pays du Nord de l'Europe. On ne sait pas encore quels en seront les effets. La justification de cette éducation non genrée est de « déconstruire les stéréotypes, libérer les enfants de nos attentes ». Il y a même des parents qui décident de ne pas nommer leur enfant garçon ou fille pour leur en laisser le libre choix plus tard !

Nous savons pourtant que c'est le désir des parents qui préside à la conception, à la naissance d'un enfant. Le langage le détermine avant même qu'il soit né. Ses parents, son entourage parlent de lui, l'imaginent, lui choisissent un prénom et l'accueillent comme un objet privilégié. Le « libérer de nos attentes » pose question, les attentes étant une expression du désir... Je pense qu'il n'est pas possible d'être, de se construire sans ce désir particulier de nos parents et que ce désir, que l'on soit désiré ou non, est là quoi que l'on fasse d'autant plus qu'il s'agit d'un désir inconscient. Ce désir est l'effet du signifiant qui fait surgir le sujet. C'est le langage, le discours qui détermine un sujet, qui lui permet de se constituer en tant que sujet.

Aujourd'hui, dans les cours d'école, la question du genre est sur le devant de la scène, en particulier quand une ou un élève demande à modifier son prénom. Comment y répond l'institution scolaire prise dans le discours courant ? Quels sont les effets sur les élèves garçons ou filles ? Elles sont dites filles, ils sont dits garçons. Qu'en font-ils, les uns et les autres ?

Il y a la petite différence, par la présence ou l'absence de pénis, qui fait prononcer cette parole : « C'est un garçon, c'est une fille », et dès lors l'enfant par son aspect corporel est inclus dans une catégorie ou l'autre, pris dans le langage. « Être dit », « être nommé », et « se dire », « se nommer ». Les théories du genre attribuent à la société une assignation à un sexe ou à un autre, alors que c'est un fait de langage. Fille, garçon, homme, femme sont des signifiants qui, comme signifiants, ne disent évidemment pas tout.

Anne Emmanuelle Berger, universitaire spécialisée dans les études de genre dont j'avais déjà évoqué le travail l'année dernière, dit que la notion de genre, d'identité de genre, signale la rupture du lien organique et logique

avec le sexe, jette un trouble dans l'ordre des sexes et des sexualités. Il y a peu de temps encore, la norme était hétérosexuelle.

« Il n'y a pas de rapport sexuel », dit Lacan, soulignant que cela est le dire de Freud, ce qui se déduit de la théorie freudienne. « Il n'y a pas de rapport sexuel » veut dire qu'on ne peut pas écrire un rapport entre les sexes comme ce que l'un serait en fonction de l'autre. Il y a des hommes, il y a des femmes. On les dit différents à partir de la différence anatomique, mais, dans le langage, cela implique qu'ils sont aussi différents comme sujets et non pas seulement dans leurs différences de corps ; c'est l'organe réel qui, devenant phallus dans l'ordre symbolique signifiant, les différencie. Parce qu'on les dit différents, ils vont réagir différemment par rapport à la question de la différence. Les enfants sont dits garçons ou filles avant toute position de sujet. Ils sont pris dans les rets du langage et auront à se mesurer à cela. Il y a une différence ineffaçable entre les sexes que les théories du genre tentent d'effacer, ou plutôt de faire passer au second plan. Il me semble que c'est ce que l'identité dite de genre cherche à faire, pouvant faire penser possible de se libérer du réel du sexe.

Dans le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, en janvier 1971, Lacan parle, en référence au livre de Robert Stoller sorti en 1968 aux États-Unis, d'identité de genre. C'est dans un chapitre intitulé par J.-A. Miller « L'homme et la Femme ² ».

Comme je le disais précédemment, Lacan s'appuie non pas comme Freud sur le biologique, mais sur le signifiant. Il démontre que le rapport entre les sexes ne relève pas seulement du tragique du complexe d'Œdipe, comme réponse à la découverte de la castration maternelle sur fond de différences des sexes. Il éclaire le complexe de castration comme un fait de structure langagière, le signifiant du phallus venant sortir l'anatomie de son destin tragique et de sa détermination implacable. Il place le rapport entre les sexes sous le registre de la comédie. C'est ce que Marivaux et Molière montraient l'un et l'autre extrêmement bien en leur temps.

Déjà en 1958, Lacan conceptualise le phallus comme signifiant du désir qui met chacun des sexes au pied du mur de ce qu'il n'est, ou n'a pas, obligeant à l'intervention d'un paraître (par-être) : « Ceci par l'intervention d'un paraître qui se substitue à l'avoir, pour le protéger d'un côté, pour en masquer le manque dans l'autre, et qui a pour effet de projeter entièrement les manifestations idéales ou typiques du comportement de chacun des sexes, jusqu'à la limite de l'acte de la copulation, dans la comédie ³. » Il poursuit un peu plus loin : « Si paradoxale que puisse sembler cette formulation, nous disons que c'est pour être le phallus, c'est-à-dire le signifiant

du désir de l'Autre, que la femme va rejeter une part essentielle de la féminité, nommément tous ses attributs dans la mascarade ⁴. » Dans la leçon du 20 janvier 1971 du *Séminaire XVIII*, il définit l'identité de genre comme découlant d'un processus d'identification au désir de l'Autre, c'est-à-dire au phallus. « L'identification sexuelle ne consiste pas à se croire homme ou femme, mais à tenir compte de ce qu'il y ait des femmes, pour le garçon, qu'il y ait des hommes pour la fille ⁵. » C'est cette marque du phallus qui précipite hommes et femmes dans une comédie qui oscille entre mascarade pour les femmes et parade pour les hommes dans un simulacre phallique.

« [...] à l'âge adulte, il est du destin des êtres parlants de se répartir entre hommes et femmes [...] ce qui définit l'homme, c'est son rapport à la femme et inversement [...] Pour le garçon, il s'agit, à l'âge adulte, de faire-homme [...] De ce faire-homme, l'un des corrélats essentiels est de faire signe à la fille qu'on l'est. Pour tout dire, nous nous trouvons d'emblée placés dans la dimension du semblant ⁶. » Lacan insiste sur le fait que ces comportements s'inspirent du comportement animal mais en sont absolument différenciés par le fait que ce semblant est « véhiculé par un discours ⁷ ».

Pour Lacan, le genre est construit dans la différence, il résulte des effets de langage entre les sexes, il relève d'un « faire signe », d'un « se faire signe du désir de l'Autre », d'une comédie masquée qui met en jeu un corps traversé par les effets de la parole. C'est la fonction du semblant qui façonne l'identité de genre.

Dans ce que je viens d'exposer, on entend que ce que l'on peut appeler la théorie lacanienne du genre ne comporte que deux genres, le masculin et le féminin, qui se définissent l'un par rapport à l'autre. Cela exclut donc le neutre, le dit non-binaire. En 1971, je ne pense pas que ce nouveau signifiant était déjà apparu. Il vient tenter, me semble-t-il, de nier la différence des sexes, de faire un avec deux. Un autre signifiant nouveau est celui employé par de plus en plus d'adolescentes : « Je suis "trans". » Ce terme était au départ complété du sexuel. On parlait de transsexualisme, de transsexuel. Toujours dans le *Séminaire XVIII*, en référence au livre de Robert Stoller, *Sex and Gender*, Lacan dit que faute de repères, Stoller n'a pas pris en compte « la face psychotique de ces cas ⁸ ». Aujourd'hui, le terme « trans » veut dire aussi bien transgenre que transsexuel et sur un site « Wiki Trans » que je viens de découvrir et qui semble être un wikipédia trans, il est écrit qu'il n'y a aucune différence. Ces deux termes veulent dire la même chose. Ils sont simplement utilisés par des personnes différentes. Il est noté qu'il y a quelques années il n'y avait que le seul terme de transsexuel. Les termes de transsexuel et transsexualité sont, est-il écrit, « trop

proches des mots désignant des orientations sexuelles. Ce qui est confusant du fait que la transidentité se rapporte au genre de l'individu ». Le même mot « trans » est donc utilisé de préférence.

À ma question, je répondrais aujourd'hui, en l'état actuel de ma réflexion, qu'effectivement ces nouveaux signifiants peuvent amener des adolescents, et même des enfants par l'intermédiaire de ce qu'ils prélèvent du désir de leurs parents, à se dire *trans*. Les adolescents trouvent là une possibilité de répondre à leurs questions les plus intimes, en particulier lorsqu'ils trouvent sur les réseaux sociaux des groupes qui les accueillent dans une communauté.

Un certain nombre de médecins se sont alarmés face à un grand nombre d'adolescents autistes qui trouvaient dans ces communautés un miroir propice.

J'ai souhaité travailler ces questions, car il me semble important que nous nous tenions informés de l'évolution des discours ambiants et que nous essayions de nous y repérer. Les positions de chacun de ces adolescents ou enfants qui s'engouffrent ou qui sont entraînés par ces discours sont singulières. Et si nous en recevons – ce qui devrait arriver dans quelque temps –, nous les soutiendrons dans leur recherche d'identité avec les repères du réel, du symbolique et de l'imaginaire que Lacan nous a laissés.

*  Intervention au stage du CCPSE qui s'est tenu à Nîmes les 1^{er} et 2 avril 2023.

1.  Information sur le site <https://www.genethique.org>, premier site d'actualité bioéthique.
2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2007, p. 23.
3.  J. Lacan, « La signification du phallus », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 694.
4.  *Ibid.*, p. 694.
5.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 34.
6.  *Ibid.*, p. 32.
7.  *Ibid.*
8.  *Ibid.*, p. 31.

ENTRE-CHAMPS

Anne Meunier

Le Théâtre du Radeau, *Item*, en prendre de la graine ?

Étant donné une certaine homologie entre les œuvres d'art et ce que l'analysé et l'analyste recueillent dans l'expérience analytique, « de l'art nous avons à en prendre de la graine ¹ », relevait Lacan. Nous devrions alors trouver quelques grains à moudre dans la pièce *Item* ², mise en scène et scénographiée par François Tanguy et jouée par les comédiens du Théâtre du Radeau ³.

Au fil de toutes les créations du Radeau, et dans *Item*, on retrouve un agencement scénique très singulier : corps, textes, voix, sons, musiques, espaces s'entrecroisent, se mêlent, se répondent. Le décor se fabrique en permanence, des panneaux sont installés, désinstallés de manière aléatoire sans qu'on puisse repérer une logique. Cadres, châssis, tables, chaises encomrent, comme dans un grenier, et sont déplacés lors des allées et venues de drôles de personnages coiffés de couronnes ou de hennins en carton. Dans un déménagement permanent, un aménagement jamais achevé, tout est mobile, gestes, objets, rien ne reste en place.

Dans *Item*, la lumière est subtile, les silhouettes précises et repérables : les acteurs ne sont pas, comme d'autres fois, flous derrière un filtre, du tulle, des vapeurs, dans le brouillard, ou en transparence. Où les situer : dans un tableau, dans un rêve, dans un cauchemar, sur un chantier, dans des décors, dans les coulisses ? Quoi qu'il en soit, sur les planches au sens littéral !

Les paroles s'entremêlent, sont à peine audibles : déclamations classiques, chuchotis, langues étrangères. Il faut tendre l'oreille et saisir des phrases, des bribes de textes dont les auteurs demeurent improbables. Comme il faut tendre l'oreille lorsque la musique envahit l'espace sonore, œuvre classique, contemporaine, superposée à d'autres bruitages, entrecoupée d'une parole rapide ou ralentie, en harmonie, disharmonie, une voix, des voix, un cri, des silences vides, silences denses.

Que se passe-t-il ? Que font ces acteurs, personnages en attente, silencieux puis soudain bavards ? Ils apparaissent, disparaissent, réapparaissent pour, subitement, monologuer, chanter.

On n'y comprend rien ou pas grand-chose, il faut bien l'avouer. Va-t-on rester sur le rivage, sur le seuil et même s'agacer de ce titre *Item* énigmatique, du latin et selon Google « de fait, en conséquence » ? Ce n'est même pas un personnage, l'acteur n'incarne personne ! François Tanguy et sa troupe exagèrent. Ce Radeau, quelle galère !

Ou bien se laisser subjugué, emporter, laisser flotter son attention et ses pensées, dans un état particulier, à mi-chemin entre la veille et le sommeil, entre l'effort et la fatigue, étonné, déconcerté, amusé, impressionné, et même ému aux larmes.

Et cet effet se vérifie pour chaque spectateur, néophyte ou acquis à cette conception du théâtre. Conception d'un théâtre comme lieu d'où l'on voit, lieu d'une offre dont le public pourra ou non se saisir et donner alors sens au spectacle. Chaque proposition ⁴ produit lors de chaque représentation un nouveau spectateur qui ne connaît pas la musique...

Comme dans un rêve : des hiéroglyphes sont à déchiffrer en attente d'un sens qui ne vient pas. Embarqué dans un travail, une recherche, intrigué par la mise en mouvement et en scène du corps des acteurs, le spectateur participe de ce lieu d'où il voit du jamais vu. Il est réveillé, mis en mouvement, lui aussi, entre deux plans, deux séquences, deux pauses. Peu à peu il s'apercevra que le dispositif s'est inversé. Au lieu d'en rester à poser des questions au « supposé metteur en scène », comme disait François Tanguy, c'est à partir de son propre regard posé sur le plateau de théâtre et les gestes de ses acteurs, que s'est précisée sa relation entre sa perception et la matière proposée dans cette expérience unique en son genre et purement théâtrale du « bruit de la vie », cher à Artaud.

1. ↑ J. Lacan, Séminaire XXI, *Les non-dupes errent*, inédit, leçon du 9 avril 1974.

2. ↑ *Item*, création du Théâtre du Radeau en 2019 à la Fonderie du Mans, représentation du 14 mai 2023 à la MC93 Bobigny.

3. ↑ Théâtre du Radeau, fondé au Mans en 1977 autour de Laurence Chable, l'œuvre est une des plus cohérentes et importantes de la scène théâtrale des dernières décennies. François Tanguy, disparu en décembre 2022, en était le metteur en scène depuis 1982.

4. ↑ <https://leradeau.fr>. *Item* du 11 au 14 septembre 2023, La Fonderie Le Mans. *Par Autan*, du 19 au 22 septembre, La Fonderie, Le Mans ; du 27 septembre au 6 octobre, Théâtre Garonne, Toulouse ; du 9 au 20 novembre, T2G Théâtre de Gennevilliers, Festival d'Automne à Paris.

BRÈVE

Marie-José Latour

Brève

Deuil à rebours

*Du deuil à la littérature hongroise en passant par la psychanalyse d'Yvette Goldberger **

Après la lecture de ce très beau livre, il m'est venu l'image d'un de ces pains tressés hongrois, que l'on appelle, me semble-t-il, *kalács*. C'est dire à quel point Yvette Goldberger sait faire passer le goût de cette langue, parlée au cœur même de l'Europe mais qui ne doit rien aux langues indo-européennes, *via* les formidables auteurs dont elle est le généreux passeur.

La tresse sied à cet ouvrage nouant délicatement, au « point de vie » [11], plusieurs brins : le deuil et l'inconsolable, l'histoire d'une et l'Histoire de tous, la « joie éthique » et « le miel mortel » de la tristesse [159], la littérature et la psychanalyse, le hasard et le destin, la dimension tragique de l'existence et sa drôlerie, etc.

Il y a d'abord « l'enfer hospitalier » [135] dans lequel s'engage la jeune psychologue clinicienne au début des années soixante-dix, pionnière d'un apport psychanalytique dans un centre hospitalier universitaire, et donc « résistante » au tout-médical [15-25].

Puis il y a la « résidence littéraire » où celle qui est née dans une famille immigrée de Hongrie ayant payé un lourd tribut aux crimes nazis, va trouver l'abri nécessaire pour donner forme à ce qui n'avait pas réussi à trouver place dans ses associations et qu'elle a traqué dans sa cure analytique.

Yvette Goldberger nous donne ce précieux témoignage de ce qui peut être soutenu d'un enjeu psychanalytique bien après la fin des rencontres avec un analyste. Notons qu'aucun des analystes à qui elle s'est adressée n'a fait obstacle à ce qu'elle puisse continuer de choisir la psychanalyse pour

tenter de s'orienter tant dans le « réel sans pourquoi et sans merci » [86] que dans la « mélancolie de la résistance » [160], ou « la tension entre hasard et destin » [173], et encore dans « les livres-cimetière » [122].

Dégagée des liens autres que ceux de la langue [132], elle se prend à répondre remarquablement de ce qu'elle lit, en soit-elle bouleversée [122]. Répondant encore du trouble que l'on peut ressentir à être charmé [211], Yvette Goldberger nous montre, entre forme et creusement, à l'instar de Péter Esterházy, « comment la phrase nous transforme » [98].

Du formidable *Voyage autour de mon crâne* de Frigyes Karinthy à l'humour baroque de Miklós Szentkuthy, en passant par les témoignages inoubliables d'Eva Heyman et d'Imre Kertész et la magnifique langue d'un des plus grands auteurs hongrois contemporains, László Krasznahorkai, Yvette Goldberger fait, de la plus belle des manières, prendre de la hauteur à notre pile à lire.

C'est en écrivant à propos de ceux qu'elle a lus, dans la proximité de sa pratique dont elle a toujours tenté de rendre raison, qu'Yvette Goldberger donne une formidable prolongation à la remarque de Lacan qui n'espérait d'avenir à la psychanalyse qu'à la condition qu'elle se voue suffisamment à la drôlerie ¹.

*  Y. Goldberger, *Deuil à rebours. Du deuil à la littérature hongroise en passant par la psychanalyse*, Paris, Éditions Nouvelles du Champ Lacanien, Hors collection, 2023. Les numéros de page entre crochets renvoient à cette édition.

1.  J. Lacan, « Conférence de presse au centre culturel de Rome », 29 octobre 1974, *Lettres de l'EFF*, n° 16, 1975.

FRAGMENT

Petites boîtes, petites boîtes...

Le jeune enfant qui deviendra un obsessionnel est ce jeune enfant dont les parents disent – convergence de la langue usuelle avec la langue des psychologues – il a des idées fixes. Il n'a pas des idées plus extraordinaires que n'importe quel autre enfant si nous nous arrêtons au matériel de sa demande. Il demandera une petite boîte. Ce n'est vraiment pas grand-chose qu'une petite boîte, et il y a beaucoup d'enfants chez qui on ne s'arrêtera pas un seul instant à cette demande de la petite boîte, sauf les psychanalystes bien entendu, qui y verront toutes sortes d'allusions fines. À la vérité, ils n'auront pas tort, mais je trouve plus important de voir qu'il y a certains enfants, entre tous les enfants, qui demandent des petites boîtes, et dont les parents trouvent que cette exigence de la petite boîte est à proprement parler intolérable – et elle est intolérable.

On aurait tout à fait tort de croire qu'il suffise d'envoyer lesdits parents à l'école des parents pour qu'ils s'en remettent, parce que contrairement à ce que l'on dit, les parents y sont pour quelque chose. Ce n'est pas pour rien que l'on est obsessionnel. Il faut bien avoir pour cela quelque part un modèle. C'est entendu, mais dans l'accueil lui-même, le côté idée fixe qu'accusent les parents est tout à fait discernable, et toujours immédiatement discerné, même par des gens qui ne font pas partie du couple parental.

Dans cette exigence très particulière qui se manifeste dans la façon dont l'enfant demande une petite boîte, ce qu'il y a d'intolérable pour l'Autre, et que les gens appellent approximativement l'idée fixe, c'est que ce n'est pas une demande comme les autres, mais qu'elle présente un caractère de condition absolue, qui est celui-là même que je vous désigne pour être propre au désir. Pour des raisons dont vous voyez la correspondance avec ce que l'on appelle à cette occasion des pulsions fortes, l'accent chez le sujet est mis sur ce qui va être l'élément de la première fondation de ce trépied – qui doit ensuite, pour tenir debout, avoir quatre pieds –, à savoir sur le désir. Et non seulement sur le désir, mais sur le désir comme tel, c'est-à-dire en tant que, dans sa constitution, il comporte la destruction de l'Autre. Le désir est forme absolue du besoin, du besoin passé à l'état de condition absolue, pour autant

qu'il est au-delà de l'exigence inconditionnée de l'amour, dont à l'occasion il peut venir à l'épreuve.

Comme tel, le désir nie l'Autre comme tel, et c'est bien ce qui le rend, comme le désir de la petite boîte chez le jeune enfant, si intolérable.

*

J'ai déjà marqué d'autre part, dans l'enfance de l'obsessionnel, le caractère tout à fait particulier, accentué, que prend précocement chez lui l'articulation de la demande. [...] Ce petit enfant est toujours à demander quelque chose, et, chose surprenante, parmi tous les enfants qui en effet passent leur temps à demander quelque chose, il est celui dont la demande est toujours ressentie, et par les mieux intentionnés, comme étant à proprement parler insupportable. Il est tannant, comme on dit. Ce n'est pas qu'il demande des choses plus extraordinaires que les autres, c'est dans sa façon de le demander, c'est dans le rapport du sujet à la demande que gît le caractère spécifique de l'articulation de la demande chez celui qui est d'ores et déjà obsessionnel au moment où cela se manifeste, lors du déclin de l'Œdipe ou dans la période dite de latence.

J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 400-401 et 469

Les Éditions Nouvelles du Champ lacanien
de l'EPFCL-France proposent aux lecteurs du *Mensuel*
de rédiger une brève (une demi-page maximum)
sur un point qui a retenu leur attention
dans un des livres parus aux ENCL
et qui sera mise en ligne
sur le site des Éditions Nouvelles :
<https://editionsnouvelleschamplacanian.com>
Merci d'adresser vos contributions à :
contact@editionsnouvelleschamplacanian.com

Bulletin d'abonnement

au *Mensuel*, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

☐ Je m'abonne à la version papier : 108 €

Par chèque à l'ordre de : Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Rappel : la cotisation à l'EPFCL ou l'inscription à un collège clinique inclut l'abonnement à la **version numérique** du *Mensuel*.

Vente des *Mensuels* papier à l'unité

☐ Pour les numéros de l'année en cours : 12 € (frais de port compris).

☐ Du n° 4 au n° 83, et à partir du n° 95, à l'unité : 7 €

☐ Prix spécial pour 5 numéros : 30 €

Frais de port en sus :

1 exemplaire : 3,95 € – 2 ou 3 exemplaires : 5,36 € – 4 ou 5 exemplaires : 6,91 €

Au-delà, consulter le secrétariat au 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118, rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France :
www.champlacanianfrance.net